



CHARLES XII

DRAME HISTORIQUE MILITAIRE EN CINQ ACTES ET QUINZE TABLEAUX

PAR

MM. TAILLADE ET EUSTACHE LONSAY

MISE EN SCÈNE DE M. SAINT-FERME; MUSIQUE DE M. BOVERY; DÉCORS DE MM. WAGNER, SACHETTI ET ELGEM

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE IMPÉRIAL DU CIGOLI, LE 15 JUILLET 1857

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

CHARLES XII.	MM. TAILLADÉ.	L'AMBASSADEUR DE PRUSSE.	MM. COCHET.	DEUXIÈME HOMME DU PEU-	MM. FOURGAS.
PIERRE LE GRAND.	LAYOUBÉ.	UN PAYSAN INGRÈN.		PIE	
CHRISTOPHE.	WILLIAMS.	UN CHIRURGIEN.		UN PASTEUR.	ACHILLE.
RENSCHOLD.	VELLE.	L'AMBASSADEUR D'ALLEMA-		UN SOLDAT DANOIS.	
MARLBOROUGH.	ARLONDE.	NE.	NEVILL.	UN AIDE DE CAMP MOSCO-	MUSTI.
DURING.	LAMBET.	UN PARLEMENTAIRE.		VITE.	
MAZEPPE.		UN OFFICIER DANOIS.		DEUX PIQUEURS.	
LE LABOUREUR.	NOËL.	LE SËB-SKILL.			
PETERS.	LEBE.	DOLGOUROUKI.		CATHERINE I ^{re}	M ^{lle} PÉRON.
PIPER.	DUPES.	LE GOUVERNEUR DURKER.	TOULON.	LA REINE DOUAIÈRE.	WANNIZ.
L'AMBASSADEUR DE FRANCE	DAUNY.	UN OFFICIER MOSCOVITE.		CHRISTINE DE ROSEN.	FLORENCE.
MENSIKOFF.	LARONDE.	UN HOMME DU PEUPLE.		UNE FEMME INGRÈNNE.	CHEVALIER.
GROTHUZEN.	MAYMEL.	UN SOLDAT DANOIS.	DAROUET.	UNE PAYSANNE.	A. CASSARD.
JEAN.	BASTIENS.	UN CŒUR DE NUIT.		UNE FEMME DU PEUPLE.	HELOISE.
UN BOURGEOIS.	BOITAT.	BIEMAN.	LANGLOIS.	UN PETIT PAYSAN.	D. FERRATE.
GORTZ.	ALEXANDRE.	UN SOLDAT DANOIS.		UN PAGE.	COATA.
GOLDWIN.	LANNIER.	UN PÈRE.		MARTHE.	ÉLISE.

Courtisanes, Dames de la cour, État-Major suédois, État-Major moscovite, Soldats suédois, Soldats moscovites, Habitants suédois, Pages, Domestiques.

Représentation, reproduction et traduction réservées.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

LE RETOUR DE LA CHASSE.

Une place à Stockholm. A droite, un riche hôtel avec balcon; à gauche, cabaret dont l'intérieur fait face et est visible au public, tables et bancs au devant et à la porte du cabaret. Une rue au troisième plan, à droite, se continuant au premier plan; à gauche, une autre rue au troisième plan. La ville au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTOPHE, cabaretier, JEAN, PETERS, un BOURGEOIS, dans l'intérieur du cabaret. Foule ramassée au fond.

CHRISTOPHE, poursuivant une conversation qui s'est échauffée et donnant un coup de poing sur la

table. Je vous dis, moi, qu'il n'y a plus en Suède un vrai Suédois!

JEAN. Cependant, père Christophe, en cherchant bien, on en trouverait peut-être encore quelques-uns...

CHRISTOPHE. Un sur mille!

LE BOURGEOIS. Que vous nous, les temps sont changés...

CHRISTOPHE. V'ia le refrain général: les temps sont changés!... C'est pas les temps... c'est les hommes

PETERS. Ah ça!... on vient se distraire un moment au cabaret, et c'est pour entendre parler politique? C'est pas amusant.

JEAN, qui a été à la porte. Prends garde... V'ia justement le comte Piper qui sort de son hôtel... s'il l'entendait!

PETERS. Eh bien, quand il m'entendrait?...

après?... Il n'y a pas de concurrence entre nous deux, va; les affaires de la Suède, ça ne me regarde pas.

CHRISTOPHE. Et voilà comme des hommes osent parler des intérêts de leur pays.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE PIPER et L'AMBASSADEUR DE FRANCE, sortant de l'hôtel.

PIPER, à un huissier qui est à la porte de l'hôtel. S'il arrivait quelque dépêche importante, je me rends auprès de la reine douairière avec monsieur l'ambassadeur de France. (L'huissier salue.)

L'AMBASSADEUR. Quand verrai-je le roi?

PIPER. Vous pourrez présenter vos lettres de créance à Sa M^{te} dès à son retour de la chasse.

L'AMBASSADEUR. Louis XIV, mon auguste maître,

est impatient de connaître le résultat de cette entrevue.

PÈTERS. Nous allons, si vous voulez bien, attendre le roi Charles au palais. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'AMBASSADEUR PIPER.

UN GOUVERNEUR, au fond, dans la foule. Dites donc, vous ne trouvez pas que le roi tarde bien ? Via le jour qui baisse déjà... et...

LA MÈRE. Sa Majesté n'aura pas voulu quitter la chasse avant d'avoir exterminé tous les ours de la Suède.

CHRISTOPHE, qui va sortir le comte Piper de son cabinet. Qu'est-ce qui se machuète... Oh! ça va mal...

PÈTERS, lui frappant légèrement sur l'épaule. Père Christophe, qu'est-ce que vous avez encore ?

CHRISTOPHE. Hein?... moi?... j'ai que je voudrais bien voir clair dans tout ce qui se passe...

PÈTERS. Eh! vendez donc votre genievre sans vous tourmenter du reste... et laissez-nous le boire galement.

CHRISTOPHE. Ah ça, mais vous ne savez donc rien?... Vous ignorez donc qu'à l'heure où je vous parle, on nous sommes tranquilles comme des lapins dans les champs, vous ignorez donc que nous sommes menacés d'une invasion sur nos frontières ?

LE BOURGEOIS. Mais, mon cher Christophe, vous exagérez. Il ne faut pas jeter le roi d'alarme pour quelques menaces des pays voisins. D'ailleurs, aujourd'hui l'on ne doit plus tirer l'épée avant d'avoir épuisé toutes les ressources de la diplomatie.

CHRISTOPHE. Mais s'il faut en venir à la guerre ?

JEAN. Eh bien, on se battra.

CHRISTOPHE. Qui ça?... D'ailleurs, le roi défunt a été enterré avec l'épée de la Suède, et c'est la quenouille d'une femme qui dirige l'État... La reine douairière est ambitieuse. Quant au roi Charles XII, il n'a eu qu'un jour de volonté... se faire proclamer roi, pour se poser lui-même la couronne sur la tête... puis, après avoir parade devant son peuple qui croyait en lui, il est rentré au palais pour ne plus songer qu'au plaisir... il chasse... il danse... et il dort au conseil!

PÈTERS. Le grand crime, de s'endormir devant de vieilles têtes de conseillers!... *(Il s'assied.)*

CHRISTOPHE. Mais les gens de cœur s'affligent de l'affaiblissement de la Suède!

JEAN. Les gens de cœur sont de tous les temps, père Christophe, et le peuple suédois est brave de naissance.

CHRISTOPHE, allant à la porte du cabaret. Tenez, en voilà un échantillon sur cette place, du peuple suédois... Qu'est-ce qu'ils font là?... Ils attendent quoi? Depuis une demi-journée, ils attendent le roi Charles XII qui est à la chasse... quand ils devraient...

LE BOURGEOIS. Voyons, calmez-vous, mon cher Christophe... l'ennemi n'est pas encore chez nous...

PÈTERS. C'est vrai; vous criez avant qu'on se nous écorche.

JEAN. Vous savez bien que le père Christophe est un vieux routier de guerre.

CHRISTOPHE. Tu te trompes... vieux routier d'honneur.

PÈTERS. Ah! des grands mots?... Nous sommes tranquilles, après tout, et puis chacun son goût, pourvu qu'on sache bien vivre.

CHRISTOPHE. De mon temps, on savait bien mourir.

PÈTERS. Merci, je ne demande pas à apprendre ça, moi.

LE BOURGEOIS. Il n'y a pas moyen de raisonner avec les vieux soldats, ils ont trop d'orgueil de leur passé. *(Humour dans la foule au fond. Deux piqueurs paraissent à gauche. La foule curieuse les entoure et les interroge.)*

PÈTERS, se levant, allant au fond. Dis donc, Jean, viens-tu voir passer le roi?... le bruit semble annoncer son approche. *(Les deux piqueurs sortent vivement à gauche.)*

JEAN, à un homme de la foule. Qu'est-il donc arrivé?... Ces deux piqueurs ne vous annonçaient donc pas le retour de Sa Majesté?

L'OURS. Il paraîtrait qu'il est survenu un accident à la chasse

TOUS, se rapprochant. Quoi donc ?

L'OURS. Le roi s'est mis à la poursuite d'un animal fureur... Il a disparu... On est à sa recherche.

TOUS. Ah! *(La foule se disperse à droite et à gauche.)*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DURING.

DURING est entré sur le vortigénéral de la foule. Il est allé droit à l'hôtel du comte Piper.)

LE SUISSE, à DURING. Monsieur le comte est absent pour l'heure... il est au palais.

DURING. J'attendrai. *(Il se promène et regarde le balcon.)*

PÈTERS, à Jean. Regarde donc comme ce jeune officier lorsque le balcon de l'hôtel.

JEAN. C'est un amoureux... On dit que les gentilshommes de la cour se meurent de passion pour la nièce du premier ministre... C'en est un. *(Jean, Pèters et DURING se retirent. Christophe et le bourgeois dans le cabaret.)*

LE BOURGEOIS. Ah! oui, encore un fou qui vient se brûler les ailes à la flamme d'un dieu plus beau que le dieu de Stockholm, l'étoile de la cour, comme on l'appelle. *(DURING entend et se retourne.)*

JEAN. Ah! bah! vous croyez?... Contez-nous donc ça.

LE BOURGEOIS. Oh! c'est bien simple... La fille est jolie... honnête et bonne... l'oncle est aveugle, le père est absent... donc les galants sont nombreux... voilà tout... et ça ne va pas plus loin.

JEAN. Aussi, pourquoi le père laisse-t-il sa fille toute seule?... Un tuteur, ça ne vaut pas un père

LE BOURGEOIS. Pourquoi? Pourquoi?... Quand on est ambassadeur de Sa Majesté Charles XII auprès du roi de Danemark, on ne peut pas toujours être là à veiller.

DURING, à part. N'ai-je pas entendu ?

LE BOURGEOIS. Ah ça, mais le jour baisse tout à fait... je rentre. Bonsoir, à bon Christophe, faites comme moi... allez, couchez-vous... ayez plus de confiance dans les événements.

CHRISTOPHE. Confiance!... Mais l'avenir ?

PÈTERS. L'avenir?... C'est aujourd'hui...

CHRISTOPHE. C'est pire qu'aujourd'hui! *(Ils sortent tous.)*

SCÈNE V.

CHRISTOPHE, dans le cabaret, DURING, puis CHRISTINE et MARTHE au balcon. DURING entre dans le cabaret et s'assied brusquement à une table.

CHRISTOPHE. Que faut-il vous servir, mon officier ?

DURING. Rien... ce que tu voudras... du vin, n'importe quoi.

CHRISTOPHE, à part. Non... du meilleur, alors...

CHRISTINE, paraissant sur le balcon, elle a un bouquet à la main, à Marthe qui l'accompagne. Marthe, ce soir, ne te semble-t-il pas plus triste que les autres soirs ?

MARTHE. Non, madame.

CHRISTINE. Si!... je le sens bien... l'air est lourd.

MARTHE. Madame serait-elle souffrante? Le parfum de ces fleurs l'indispose peut-être.

CHRISTINE. Non, non... *(Silence.)* Marthe ?

MARTHE. Madame...

CHRISTINE. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de nouvelles de mon père.

MARTHE. C'est loin le Danemark !

CHRISTINE. Oui, n'est-ce pas?... Ah!... *(Elle soupire.)*

DURING, à part. Que voulait dire cet homme, tout à l'heure, avec... ces galants!... Ah!... le doute! jalousie ridicule. *(Il se lève et va à la porte du cabaret. Il est agité.)*

CHRISTOPHE. Qu'est-ce qu'il a donc ?

MARTHE, à Christine, sur le balcon. Madame se sent-elle mieux?... veut-elle rentrer ?

CHRISTINE. Non.

DURING. Il me semble que j'ai vu... oui... de la lumière? Oh! Christine, si vous saviez que le lieutenant DURING, votre ami d'enfance... bientôt peut-être votre fiancé, est là... deux pas de vous, aspirant dans l'ombre un de vos regards... lui qu'un peu d'espoir rendrait si heureux, oh! j'en suis sûr, vous auriez pitié!

CHRISTOPHE. C'est un fou qui rêve tout haut. *(Apportant une bouteille de vin. Vous êtes servi, mon officier.)*

DURING. Ah! c'est bien... tenez... *(Il jette sa bouteille sur la table et se dispose à partir.)*

CHRISTOPHE. Excusez... vous n'avez rien lu, vous ne me devez rien... On ne paye que ce qu'on doit. *(DURING, sans l'écouter, regarde le balcon.)*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLES, venant de gauche, au fond.

CHARLES. Je n'ai perdu ma trace... au diable la chance!... *(Apercevant Christine.)* C'est elle!

DURING, à part. Oui, il faut que des demain, Christine ait décidé de son vie.

MARTHE, à Christine. Oh! madame, qu'une couronne de roses soit bien à votre front.

CHRISTOPHE, ignorant tomber son bouquet comme par enchantement. Ah! mon bouquet... Marthe, tenez-le... *(Ils se retirent. DURING aperçoit Charles.)*

DURING, qui est retourné à la porte du cabaret, apercevant Charles qu'il ne reconnaît pas. Ah!...

CHRISTOPHE. Quoi donc, mon officier ?

DURING. Rien.

CHRISTOPHE, à part. Compris... c'est un jaloux.

SCÈNE VII.

DURING, CHARLES, CHRISTOPHE. *(Ils font une entrée complète.)*

CHARLES, regardant le bouquet qu'il a embrassé. Est-ce un hasard? est-ce une volonté?... Qu'importe, c'est du bonheur!

DURING, qui s'est avancé. Vous allez me donner ce bouquet.

CHARLES. Je jure Dieu que non.

DURING. Alors, je vais le prendre.

CHARLES. Vous croyez ?

DURING. J'en suis sûr.

CHARLES. Pourquoi?... comment ?

DURING. Parce que vous êtes mon rival et que je vais vous tuer.

CHARLES, tirant son épée. Tiens, ce sera drôle... essayez donc!

CHRISTOPHE. Allez un peu plus loin, mes gentilshommes... il me semble entendre des pas... on pourrait vous surprendre.

CHARLES. Qui?... C'est bien!... c'est bien!... faisons vite, monsieur.

DURING. Je vous attends.

CHARLES, mettant le bouquet sur sa poitrine. Voici le bouquet, monsieur, ici, sur ma poitrine, portez juste et droit ?

DURING. Défendez-vous! *(Il attaque. Combat. En se battant, Charles tourne de droite à gauche, de façon que son visage va se trouver éclairé par les torches qui vont paraître à droite.)*

CHRISTOPHE. On vient par ici... fuyez, j'aperçois des torches... C'est sans doute la suite du roi qui revient de la chasse.

DURING. C'est à peine si l'épaisseur de la nuit me permet d'entrevoir votre visage.

CHARLES. Qu'importe, pourvu que nos épées se rencontrent.

DURING. Touché!

CHARLES. Non, j'ai parié... Ah! vous tirez bien. *(Sa figure est éclairée par la lueur d'une torche.)* Le bouquet est là... vivez donc... *(Les lumières se rapprochent et éclairent de plus en plus le visage du roi.)*

VOIX, dans la coulisse. Par ici!... par ici!... DURING. Grand Dieu!... le roi!... *(Il laisse tomber son épée.)*

CHARLES, *froncé*. Daring?... Ah! c'est dommage!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES. RENSCHOLD, GROTHUZEN, COURTISANS, *attirail de chasse*.

RENSCHOLD. Ah! sire, dans quelle inquiétude Votre Majesté...

CHARLES. Rien, Renschold, rien: l'attaque d'un animal furieux dont mon épeu a fait justice. Mais voilà bien du bruit pour peu de chose, messieurs.

RENSCHOLD. Votre Majesté s'expose trop, elle court sans cesse au-devant du danger.

CHARLES. Qu'importe, j'aime le danger, Renschold. Messieurs, que la chasse ne vous fasse pas oublier notre bal de cette nuit; j'espère vous y voir... Renschold, vous aussi, Daring... Allons, messieurs... allons au palais rassurer ma mère. *Tout le cortège s'éloigne par le premier plan gauche.*

SCÈNE IX.

CHRISTINE, *seul*.

Après la chasse, le bal... c'est juste... Ah! l'avenir!... l'aveir!... Pauvre Suède! Oh! grand Gustave-Adolphe!... si tu étais là!... *(Huit heures sonnent)* Huit heures... il est temps de fermer mon cabinet.

UN CRIEUR, *traversant le théâtre*. Il est huit heures, tout est tranquille. Habitants de Stockholm, éteignez vos feux... dormez... *La voix s'éloigne*

CHRISTOPHE. Tout est tranquille... dormez... et ils dorment... Oh! oh? le temps se couvre... les nuages viennent du nord *(Un homme à cheval paraît, il est en tenue de guerre, couvert de tout et de poussière.)*

SCÈNE X.

CHRISTOPHE, L'ÉTRANGER.

L'ÉTRANGER. Dites donc, l'homme? Je ne suis pas du pays... un mot... le roi est-il à Stockholm?

CHRISTOPHE. Oui.

L'ÉTRANGER. Le plus court chemin pour me rendre au palais?

CHRISTOPHE, *montrant la droite*. Tout droit.

L'ÉTRANGER. Merci! *(Il sort vivement.)*

CHRISTOPHE. Est ce que vous allez au bal?

SCÈNE XI.

CHRISTOPHE, *seul, sans avoir reçu de réponse, fermant sa boutique*.

On ne va pas au bal en tenue de campagne, couvert de boue et de poussière... Ah! je ne sais pas bien, mais il me semble que le cavalier a laissé en passant comme une odeur de poudre et de guerret... Fermons ma boutique!

LE CRIEUR. Il est huit heures!... tout est tranquille...

Deuxième Tableau.

LE RÉVEIL DU ROI.

Au palais. Un bal. Galerie au fond, donnant sur des jardins. Au lever du rideau, des groupes passent et repassent dans le fond. Une porte côté cour. Fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURING, *se détachant du fond*. Le roi?... C'était bien le roi Charles XII, mon rival!... *(Il remonte vers le fond.)*

SCÈNE II.

DURING, GROTHUZEN, GORTZ, COURTISANS.

GROTHUZEN. Où cours-tu donc ainsi, Daring, avec ce visage pâle et bouleversé?

DURING. Moi?... mais tu le vois, je rentre dans le bal.

GORTZ, *saluant*. Lieutenant! *(Daring s'élance.)*

GROTHUZEN. Ah!... mais quelle mine affou-gée!... Allons, mon cher, déride-toi. Sa Majesté est ce soir d'une gaîté vraiment royale, et tu vois qu'elle fait les figures sombres... Tiro s-moi, viens t're et dans-t. Il est d'un sujet facile et devoue de suivre l'exemple de son maître.

DURING. Vivas.

GROTHUZEN. à Gortz, *en s'éloignant*. Il est incorrigible.

GORTZ. Aussi, pourquoi s'avise-t-il de vivre à la cour? *(Ils sortent tous trois.)*

SCÈNE III.

CHRISTINE, LE COMTE PIPER.

PIPER. Voyons, mon enfant, quittez donc ce visage triste et inquiet, puisque le sourire vous va si bien. Avez-vous à vous plaindre de moi? N'ai-je pas fait tout au monde pour adoucir le chagrin que pouvait vous causer l'éloignement de votre père?

CHRISTINE. Monsieur le comte, Dieu est témoin de la reconnaissance que mon cœur vous donne... mais vous devez le comprendre, il y a quelque chose de plus cruel encore que l'éloignement: c'est le doute et le silence. Depuis un mois, je n'ai pas reçu de nouvelles de mon père, et j'ai peur...

PIPER. Mon enfant... ma fille... vous vous alarmez à tort: la politique a des exigences souvent pénibles, mais nécessaires. N'oubliez pas la mission qui retient votre père en Danemark. Il peut avoir des raisons de haute importance pour ne pas nous écrire.

CHRISTINE. Ah! pour être ambassadeur, faut-il donc oublier qu'on a une fille?

PIPER. C'est un reproche, Christine, un reproche injuste.

CHRISTINE. Pardon... c'est que je ne suis pas encore bien faite à l'insensibilité de la diplomatie. Je n'ai déjà plus de mère... et si je devenais orpheline...

PIPER. Ingrate... et moi?... et Daring? ce brave Daring... l'ami de votre père et le mien, lui qui doit un jour... *(La reine douairière paraît.)*

CHRISTINE *se lève*. Voici la reine, mon oncle.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA REINE DOUAIRIÈRE, RENSCHOLD, L'AMBASSADEUR DE FRANCE, COURTISANS, DAMES.

LA REINE, *à Piper, en apercevant Christine*. Ah! merci, comte, de nous avoir amené votre charmante nièce... Mais que vois-je? on dirait une larme... Piper, je ne veux pas que cette enfant pleure... Qu'avez-vous, chère petite?

CHRISTINE. Pardon, madame; mon père est loin de moi, ma joie peut-elle être complète?

LA REINE. Il reviendra... bientôt peut-être... nous le verrons revenir. Est-ce que ces lumières, est-ce que cette fête, à laquelle nous vous avons invitée, est muette pour vous?... Allez... *(A une dame.)* Madame de Rensfeld, je vous la confie; vous nous la ramènera joyeuse et consolée. Piper... je veux la voir plus souvent... je l'aime cette enfant. Allez... allez... *(Christine baise la main de la reine, salue avec respect et s'éloigne avec madame de Rensfeld.)*

SCÈNE V.

LA REINE, PIPER, RENSCHOLD, L'AMBASSADEUR DE FRANCE.

LA REINE. Monsieur l'ambassadeur, vous exagérez, je crois, le danger qui, selon vous, menace le trône du roi, notre petit-fils.

L'AMBASSADEUR. Excusez-moi, reine, d'insister; mais le danger est certain, et je pourrai en donner la preuve au roi Charles XII dès qu'il m'aura accordé audience.

LA REINE. La jeunesse du roi ne lui permet pas de s'occuper encore de si hautes questions. Pour les affaires de l'État, il se repose sur ma sagesse; c'était donc avec moi... avec moi seule que vous pouviez débattre ce grave sujet... Quant à la guerre, je n'y crois pas.

RENSCHOLD. Cependant, madame, des ambitions

voisines se meussent alentour de nous. Le czar de Russie...

LA REINE. Pierre de Moscovie?... un barbare!... l'ambassadeur. Parlez, madame, le czar Pierre est un prince supérieur et redoutable.

LA REINE. Nous le combattrons à coup de diplomatie.

RENSCHOLD. Mais, madame, concilier le tout part est un système sans grandeur qui peut avoir un pays.

PIPER. L'honneur peut s'allier à la politique.

RENSCHOLD. Une paix honteuse est souvent plus funeste qu'une bataille perdue. On peut être vaincu, on repare une défaite... on n'alla, ce pas la solution d'un ignominieux traité...

LA REINE. Et je gage même, général, que vous iriez, en cas de guerre, que vous seriez, dis-je, jusqu'à prendre la responsabilité du commandement...

RENSCHOLD. Dans l'intérêt de la Suède et dans le vôtre... oui, reine, j'irai jusque-là.

LA REINE. C'est trop loin!

RENSCHOLD. Je prie Votre Majesté de ne pas oublier que si j'ai donné mon opinion avec rudesse peut-être, j'ai donné en homme de cœur.

LA REINE. Je n'oublie jamais rien, général... Votre bras, Piper... Monsieur l'ambassadeur, je ne vous remercie pas moins de l'avis que vous nous avez donné... Je rentre dans le bal.

PIPER, *à Renschold*. Général, croyez-moi, vous méprisez trop la diplomatie. Piper et la reine s'éloignent avec les dames et les courtisans.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins LA REINE et PIPER.

L'AMBASSADEUR. Général, prenez garde... La reine veut la paix... Vous vous perdrez...

RENSCHOLD. Peut-être... mais je ne transigerai pas avec ma conviction.

L'AMBASSADEUR. Je vous comprends, général... Ah! si je pouvais parler au roi...

RENSCHOLD. Qu'espérez-vous tenter sur le caractère d'un prince chez lequel on s'est appliqué à détruire tous les nobles instincts héréditaires, d'un prince auquel on a voulu faire oublier que Gustave-Adolphe était son aïeul?

L'AMBASSADEUR. Allons, je crois mon ambassade terminée. *(Il sort.)*

RENSCHOLD. O Suède!... quel est ton avenir!...

SCÈNE VII.

RENSCHOLD, GROTHUZEN.

GROTHUZEN, *présentant Renschold à part*. Général, je suis chargé d'une demande d'entretien auprès de vous.

RENSCHOLD. Pardon, monsieur, mais je ne me sens pas d'humeur à écouter un solliciteur... plus tard.

GROTHUZEN. Même un solliciteur qui aurait la C deux cents lieues pour obtenir ce moment d'audience?... un solliciteur qui viendrait de la part du duc de Holstein?

RENSCHOLD. Du duc de Holstein?... Son nom?

GROTHUZEN. Le comte Potiatowski!

RENSCHOLD. Potiatowski!... Où est-il?

GROTHUZEN. Là. *(Il montre la droite.)*

RENSCHOLD. Fais-le venir à l'instant. Le bal semble parti vers les jardins, nous serons seuls un moment... Monsieur l'ambassadeur n'a pas quitté le palais... tout n'est peut-être pas perdu. Ah! je ne croyais pas que le hasard viut en aide aux grandes causes. *(Grothuzen s'éloigne quand Potiatowski est entré.)*

SCÈNE VIII.

RENSCHOLD, POTIATOWSKI.

RENSCHOLD. En deux mots, la situation, comte?

POTIATOWSKI. Le roi de Danemark s'est déclaré ouvertement contre le duc de Holstein, une bataille a été livrée... J'en arrive.

RENSCHOLD. L'issue de cette bataille?

POTIATOWSKI. Le duc de Holstein a été forcé de fuir. Son ennemi est plus menaçant que jamais.

Enfin le beau-frère du roi de Suède est perdu s'il ne reçoit pas des secours avant trois jours.

ROMANOWSKI. Comte, nous touchons peut-être à un grand détachement. Veuillez vous tenir caché encore quelques instants; vous reparaitrez quand il en sera l'heure.

ROMANOWSKI. La situation est pressante.
KENSCHOLD. Oh! vous pouvez compter sur moi! *(Kenschold et Poniatowski sortent à droite. Charles paraît au fond, entouré de courtisans.)*

SCÈNE IX.

CHARLES au fond, DURING suivant le roi, courtisans.

CHARLES, traversant au fond, entouré de courtisans. Vive Dieu!... messieurs, la royauté est une belle chose, avec le bal, les fleurs, la danse et ses enivremments!... *(Quand le roi a disparu après ces quelques paroles, Christine, des dames reparuissent. Christine reste seule au bout de quelques instants. On a vu During suivre le roi avec inquiétude.)*

SCÈNE X.

CHRISTINE, puis CHARLES.

CHRISTINE, seule. Je suis seule, enfin!... et je puis échapper à cette foule éblouissante et curieuse, dont le bruit empêche les yeux de voir et l'âme de penser... Je n'ai aperçu During qu'un instant!... Comme il m'a paru triste et inquiet!... Il est noble et bon; je voudrais pouvoir lui rendre toute l'affection qu'il mérite... Nous avons grandi ensemble, et mon père m'a appris à l'aimer comme un frère... comme un frère... mon Dieu! Ce sentiment si pur et si désintéressé n'est donc pas tout au monde... qu'il ne suffit point à remplir le cœur... *(Elle reste un instant pensive. Quand le roi paraît de gauche, Christine étouffe un cri d'étonnement mêlé de joie et se dispose à sortir après avoir salué le roi.)*

CHARLES. Rester... de grâce...
CHRISTINE, troublée. Sire... involontairement séparée du bal, j'allais... *(Fausse sortie.)*

CHARLES, la retenant du geste. Ah! soyez charitable... La nuit va bientôt finir, et quand vous avez reçu les hommages d'un monde d'adorateurs et de femmes envieuses, c'est à peine si j'ai pu vous entrevoir un seul instant.

CHRISTINE. Sire, ces hommages dont j'ai pu être l'objet, les ai-je bien mérités?

CHARLES. Vous rejetez modestement votre part de gloire personnelle... vous le nieriez en vain; cette nuit, c'est vous seule qu'on admire... et j'en serais presque jaloux; oui, lorsqu'en pleine cour tout à l'heure j'entendais vanter tout haut les vertus et les beautés de Christine de Rosen, j'en étais à me demander si ce n'était pas vous qui étiez la reine ce soir.

CHRISTINE. Votre Majesté est bonne et indulgente.

CHARLES, devenant plus expansif. Non, c'est que j'admire avec tout le monde!...

CHRISTINE. Sire... *(Elle veut se retirer.)*

CHARLES. Encore une fois... restez... faites-moi l'aumône généreusement... Eh!... quand vous leur déroberiez un instant de votre présence, à ces courtisans?... Prenez garde, si vous donnez tout à mes sujets... l'abandon me rendra cruel... je deviendrai mauvais roi.

CHRISTINE. Oh! sire...

CHARLES. Parce que le sort m'a fait plus que les autres, m'est-il défendu d'admirer aussi?... Parce que je suis né sur un trône, ne puis-je donc aimer ce qu'il y a de beau sur la terre.

CHRISTINE. Sire, vous êtes roi de Suède!

CHARLES. Je suis Charles... j'ai dix-huit ans, et nous sommes jeunes tous les deux! Christine... il ne faut qu'un moment... qu'un hasard providentiel... qu'un mot pour unir à jamais deux destinées l'une à l'autre...

CHRISTINE. Votre Majesté oublie les devoirs qui enchaînent, et le rang qui sépare.

CHARLES. Il y a des heures de la vie, Christine, où les rangs disparaissent... où les devoirs s'oublient... *(Ici During paraît et entend.)* C'est Dieu, n'est-ce pas, qui, par la main d'un de ses anges, m'a envoyé ces fleurs... *(il lui montre le bouquet)* ces douces fleurs... leur parfum est entré dans mon âme... et mon âme attend.

DURING, à part. Oh! mon bonheur est perdu!

CHRISTINE, très-ému et trouvant à peine à...

expressions. Après les marques d'estime et de bonté dont Votre Majesté m'a déjà honorée... je serais bien ingrate, n'est-ce pas, sire, de douter un instant de la noblesse de ses intentions et de sa royale probité.

CHARLES, se contenant. Vous pensez bien, madame, seulement un jour... plus tard... bien tard... quelque chose qui me soit réservée... n'oubliez pas qu'il y a en Suède un homme sur le devouement duquel vous pouvez compter.

CHRISTINE, qui, peu à peu, en se reculant, est arrivée à la sortie de droite. Vous êtes au-dessus de tous les autres, sire... En levant la tête, vous serez toujours le premier que j'apercevrai. *(Elle sort.)*

SCÈNE XI.

CHARLES, DURING.

CHARLES. During, vous étiez là?
DURING, respectueux et froid. Le hasard seul... *(Silence.)* Votre Majesté m'ordonne-t-elle de me retirer?

CHARLES. Pourquoi?... non... reste!... *(Silence.)* During, sais-tu la question que je viens de m'adresser en l'apercevant? Je me suis demandé si les faveurs et l'amitié d'un roi étaient d'une bien grande valeur aux yeux de ses sujets.

DURING. Votre Majesté peut-elle douter...

CHARLES. Et je me suis dit que cette faveur et cette amitié seraient bien peu de chose à côté de certains froissements de cœur... de certaines blessures morales...

DURING. Sire, il y a des blessures si profondes que le remède ne peut y atteindre.

CHARLES. Tu es fou!... *(Il s'éloigne de During, et, après un silence, il revient à lui.)* During, j'ai découvert en toi un grand défaut.

DURING. Sire!...

CHARLES. Tu n'as pas assez d'ambition... Quand on pense que tu n'es que simple lieutenant...

DURING. Sire, j'attends l'avenir.

CHARLES. L'avenir... l'avenir... Tu devrais être capitaine au moins. Je veux que tu sois capitaine.

DURING. Sire...

CHARLES. Colonel, peut-être?

DURING. Ni l'un, ni l'autre, sire. Pourquoi, d'ailleurs?...

CHARLES. Pourquoi?... Parce que nous vous avons négligé trop longtemps, During... parce que les serviteurs comme vous sont rares, et qu'il est juste enfin de récompenser la fidélité dont vous avez toujours fait preuve envers notre personne... parce que...

DURING. Parce que vous espérez ainsi adoucir une blessure morale que vous avez peut-être devinée en moi... Merci, sire.

CHARLES. Tu refuses?... Eh bien, oui, je voudrais te voir heureux, tu le mérites... j'ai de l'amitié pour toi, je voudrais te le prouver... Tu es colonel.

DURING. Non, sire.

CHARLES. Ah ça! mais tu me pousse à bout... Sais-tu bien que j'ai envie de te forcer...

DURING. Non, sire, vous ne me forcerez pas à accepter des grades que je n'ai pas gagnés à la pointe de mon épée.

CHARLES. C'est vrai... il a raison... Voyons, During, comprends-moi bien... Enfin... je suis ton roi... je suis Charles XII... tu me chagrines... accepte...

DURING. Non, sire.

CHARLES. Tu refuses les grades?... refuseras-tu les titres?... Tu seras baron...

DURING, déposant son épée sur une table. Je ne serai rien, sire.

CHARLES, furieux. During!...

DURING. Sire, je ne puis vous donner que ma vie, prenez-la... je garde mon amour!

CHARLES, tombant accablé. Ah! je suis bien malheureux... *(Se relevant avec une rage d'enfant.)* C'est bien, monsieur... vous êtes libre... nous ne vous retenons plus! *(Il sort vivement.)*

SCÈNE XII.

DURING seul, puis GROTHUZEN, puis LA REINE DOUAINIÈRE et PIPER.

DURING, seul. Tout est fini pour moi.

GROTHUZEN, qui a reparu. Qu'as-tu donc, During?... tu te soutiens à peine.

DURING. Moi! rien... rien, mon ami.

CHARLES, dans la coulisse. Encore un verre,

mes gentilshommes!... à Dieu!... et... à l'amour! tous, dans la coulisse. A l'amour!...

GROTHUZEN. During, comme tu es pâle.

DURING. Viens... sortons... tu ne vois donc pas que j'étouffe ici!

GROTHUZEN. During, répands-moi... Où vas-tu... dans ce désordre et sans épée?

DURING. Mon épée!... *(Il court à son épée et la brise.)*

GROTHUZEN. Insensé! que fais-tu donc?

DURING. Je n'ai plus besoin d'épée, je ne suis plus soldat du roi Charles XII!... Adieu!... *(Il sort en désordre, Grothuzen le suit.)*

Tous, au dehors. A l'amour!...

SCÈNE XIII.

LA REINE, PIPER, puis KENSCHOLD.

LA REINE, qui a paru sur les derniers mots du roi. Eh bien, comte, croyez-vous que j'aie abattu suffisamment les espérances que nourrissait l'ambassadeur du roi Louis XIV de peser de son influence dans nos décisions?

PIPER. Cependant, madame, il est resté au bal.

LA REINE. Il n'a pas cherché à causer avec le roi?

PIPER. Non, madame.

LA REINE. Mais où est donc le général Kenschold?

PIPER. Il boude sans doute contre sa disgrâce future.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, KENSCHOLD.

KENSCHOLD, vivement. Madame, au nom des intérêts les plus sacrés de l'État, écoutez-moi.

LA REINE. Général, de quel ton vous me dites ceci... Parlez... qu'y a-t-il donc?

KENSCHOLD. Il y a, madame, que mes pressentiments n'étaient que trop fondés, que l'orage que j'annonçais et auquel on refusait de croire, que de cet orage, le premier coup de foudre est tombé sur le duc de Holstein, parent et allié du roi.

PIPER. Impossible. Je l'aurais su par les rapports des chancelleries et des ambassades...

KENSCHOLD. Un message du duc de Holstein a tout vu et a traversé l'armée envahissante pour rappeler, de la part du duc, à son frère Charles XII la parole donnée de venir à son secours.

LA REINE. Mais alors ce serait la guerre... Et ce message?...

KENSCHOLD. Comte Poniatowski... parlez vous-même.

RONIATOWSKI paraît de droite sur un signe de Kenschold. Reine, la tenue dans laquelle j'ose paraître devant vous doit en dire plus que tous les discours: c'est la boue et la poussière des champs de bataille.

LA REINE. Enfin... on ne peut agir sans avoir délibéré... *(A Piper.)* Piper, c'est grave... Le général n'est pas homme à s'effrayer sans raison.

KENSCHOLD. Madame, la rumeur de cette invasion court déjà dans la ville. Il ne faut pas que l'inquiétude s'empare des esprits. Permettez qu'instantanément je vous fasse connaître la dépêche du duc de Holstein.

PIPER. On ne peut prendre connaissance d'une telle communication sans la présence du roi.

LA REINE, à un page. Où est le roi?

LE PAGE. Le roi est au bal.

LA REINE. Dites-lui que sa mère l'attend ici. *(Le page salue et sort.)*

KENSCHOLD, à un officier. Que pas un officier ne quitte le palais. *(A Piper.)* Comte Piper, nos manières de voir ont pu souvent se choquer sur des détails, mais dans une telle crise l'amour du pays doit nous rapprocher... Votre main? *(Ils se serrent la main.)*

PIPER, à part. Ce diable d'homme nous mène depuis quelques instants.

KENSCHOLD, à part. Allons, la partie est engagée.

LA REINE, à Piper. Piper, serait-ce le prélude d'une grande lutte?

LE PAGE, annonçant. Le roi!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, échauffé par l'ivresse. Vous m'avez fait demander, ma mère?

L'HOMME. T'entends, femme... Plus une minute à perdre... Justement le temps se couvre la pluie tombe. *(A Franzi, qu'elle a serrée. Que qu'as-tu donc, petit?)*

LA FEMME. Comme il est pâle.

FRANZI. J'ai rien... J'ai... j'ai... couru, comme je vous disais... C'est les soldats qui n'ont fait peur... et comme je ne voulais pas qu'ils vous fassent du mal... je... c'est la fatigue.

CATHERINE, à part. Et la femme... *(Elle s'empresse de le servir.)*

L'HOMME, plus ému, à sa femme. Et maintenant... va vite réveiller la mère... et fais-la venir.

LA FEMME. Comment pourra-t-elle nous suivre, la pauvre femme?

L'HOMME. Je la porterai sur le chemin *(La femme entre à gauche.)* Eh bien, comment te sens-tu, Franzi?

FRANZI. Ça va mieux, papa... ça va mieux.

L'HOMME, à Catherine. Ainsi, c'est entendu, vous restez?...

CATHERINE. Je reste... je vous gênerais... va tout... Allez sans moi... je ne vous oublierai jamais. *(L'homme et Catherine se serraient la main.)*

L'HOMME. Franzi, te sens-tu la force de porter ce paquet-là, hein?

FRANZI. Oh! oui, je suis fort.

L'HOMME. Eh bien, viens ici. *(Il le charge d'un paquet. La vieille grand-mère entre, appuyée sur le bras de sa fille.)*

LA VIEILLE. Il faut donc partir, mes enfants... il faut donc quitter notre maison... C'est-il possible... c'est-il possible!...

LA FEMME. Ne pleurez donc pas, ma mère; est-ce que nous ne sommes pas là?

L'HOMME. Allons, femme, donne le bras à la mère jusqu'au détour du sentier. Arrives là, je la prendrai sur mon dos.

CATHERINE. Mais la pluie redouble... si vous attendiez encore une heure...

L'HOMME. Attendre... Oh non!... les soldats marchent toujours, eux!... Allons, toi, petit, ici... toi, donne-moi la main... et maintenant, où le bon Dieu voudra... *(Ils sortent par le fond. Catherine leur dit adieu.)*

SCÈNE IV.

CATHERINE, seule.

Pourquoi partir?... autant mourir ici... Qu'est-ce que je ferais de la vie maintenant?... A quoi une femme est-elle bonne sur la terre?... Oh! les hommes!... ils font la guerre, eux. *(Elle a été vers la huche, à droite. Tout en parlant.)* Tiens, un morceau de pain, et une jatte de genièvre que ces pauvres gens ont oubliés... pour moi, peut-être... Merci, bonnes à nos, merci... Ils se seront dit: Si on ne la tue pas, et qu'elle n'ait pas de quoi manger, avec ça, elle vivra quelques jours de plus.

SCÈNE V.

CATHERINE, MENTSIKOFF, DOLGOUROUKI, GOLDOWIN et des OFFICIERS paraissent sur la hauteur qui domine le chemin.

MENTSIKOFF, à ses officiers. Où sommes-nous?... quel est ce sentier?

GOLDOWIN. Le premier paysan venu nous donnera les renseignements dont nous avons besoin.

UN OFFICIER (PIERRE). Entrons dans cette cabane.

GOLDOWIN. Elle doit être déserte. Tous les paysans s'enfuient avec leurs troupeaux.

MENTSIKOFF. La guerre les épouvante.

UN OFFICIER (PIERRE). C'est qu'ils en sont les victimes, et qu'ils n'en comprennent pas le but. *(Ils descendent à la cabane.)*

MENTSIKOFF, apercevant Catherine. Ah! une femme! *(Catherine se retourne calmement.)* Tu es seule ici?

CATHERINE. Seule.

MENTSIKOFF. Où sommes-nous?

CATHERINE. Au village de Zausbeck.

MENTSIKOFF. Où mène cette route?

CATHERINE. A Pleskow.

MENTSIKOFF, montrant le chemin d'en haut, de gauche à droite. Et celle-ci, sur la hauteur?

CATHERINE. A Narva.

MENTSIKOFF. C'est bien. Pourquoi n'as-tu pas suivi ceux qui ont déserté ce village?

CATHERINE. Parce que je n'ai pas peur.

MENTSIKOFF. Laisse-nous. *(Catherine s'écarte et ne reparait que pendant la scène de Pierre et de Mentsikoff.)*

SCÈNE VI.

LES MÉNES, avec CATHERINE.

MENTSIKOFF. Écoutez-moi, messieurs: nous sommes à la veille d'un grand événement militaire. Goldowin, les ingénieurs ont bien pris connaissance du pays qui environne la ville de Narva?

GOLDOWIN. Oui, général, et ils sont prêts à répondre à toutes vos questions.

MENTSIKOFF. Tant mieux, car je crois qu'il va falloir bouleverser notre premier plan de campagne. Depuis dix mois que nous assiégeons Narva, de cent mille hommes que nous avons amenés devant ses murs, vingt-cinq mille ont péri dans les tranchées, et cependant le baron de Horn, qui défend la place, n'a sous ses ordres que mille hommes de troupes régulières.

GOLDOWIN. Il y a dans cette résistance de mille hommes contre quatre-vingt mille, comme une influence magique.

MENTSIKOFF. Je ne crois pas à la magie, et même dans ce cas, je prouverai bien à ces entités d'Anglais et de Suédois que nous savons l'art de rompre les charmes et les sortilèges: voici mes ordres. Dolgourouki, faites placer trois divisions sur le côté de la mer, et concertez-vous à ce sujet avec l'amiral. Vous, général Goldowin, faites évacuer les tranchées, et portez vos troupes vers la partie nord. Fedorowitsch observera les abords de Pernaw... Allez, messieurs, et que tout soit prêt pour l'attaque dans une heure, s'il le fallait. *(Les officiers sortent.)*

SCÈNE VII.

MENTSIKOFF, PIERRE (LE LIEUTENANT), puis CATHERINE, qui reparait à la sortie des généraux.

MENTSIKOFF. Maintenant, sire, j'attends les ordres de Votre Majesté...

CATHERINE, à part, avec curiosité. Le czar!... Pierre le Grand!...

PIERRE. Vous oubliez, monsieur le duc, que je ne veux être, que je ne suis pour vous que simple lieutenant.

MENTSIKOFF. Pardonnez... mais malgré moi... j'admire et je m'étonne toujours.

PIERRE. Vous vous étonnez, duc, de me voir donner à ma noblesse l'exemple de l'obéissance militaire... Pourquoi?... Pierre Alexiowitch s'est fait charpentier à Amsterdam, pour apprendre à son peuple à se fabriquer des flottes, il peut bien se faire simple lieutenant au jour de la bataille pour apprendre à ses soldats comment on fait la guerre.

MENTSIKOFF. Ah! sire, que de gloire pour vous dans l'avenir!

PIERRE, s'asseyant. L'avenir... pourquoi parlez-vous de l'avenir?... sait-on jamais... l'avenir... *(Il rêve.)* Bâtir... changer le monde... faire d'un peuple sauvage un peuple civilisé... mourir un jour... mais revivre plus tard, comme un géant dans le souvenir des nations!... *(Il se lève, marche agité, puis dit.)* J'ai soif, duc... j'ai soif!... *(Ici Catherine, qui a écouté, se lève et va à la huche.)*

MENTSIKOFF. Sire, je vais...

PIERRE. Non... non... repartez-moi de Narva... Ah ça, nous n'en viendrons donc pas à bout de cette ville!

MENTSIKOFF. Il est inexplicable qu'une place puisse résister à une armée aussi nombreuse que la nôtre... toute une énigme pour moi.

PIERRE. Non, ce n'est pas une énigme, c'est la supériorité de la science sur des soldats à peine échappés à la barbarie. Les Russes sont robustes, infatigables... aussi braves que les Suédois, mais c'est au temps à aguerrir les troïpes et à les rendre invincibles... Tenez, duc... devant vous à qui j'ai donné toute ma confiance je dépouillerai ma faiblesse, je mettrai ma pensée à nu... asseyez-vous.

Eh bien! regardons dans les rangs de notre armée... les seuls régiments sur lesquels on puisse compter sont commandés par des officiers allemands, et ils sont en petit nombre... (C'est ce que le reste?... des barbares arrachés à leurs forêts... les uns armés de haches, les autres de massues... Nous pouvons compter ceux qui ont des fusils... que voulez-vous attendre alors, quand on lutte contre un pays qui a sur nous deux siècles d'avance?... Que voulez-vous, duc, c'est presque l'impossible! *(Il frappe de son poing sur la table, se lève encore agité et dit.)* Il n'y a donc rien à boire ici! *(Catherine, qui a compris son désir, a apporté son pot de genièvre près de Pierre. Il la regarde étonné, boit à même le pot et retient à Mentsikoff.)* Vous vous étonnez de m'entendre prononcer le mot impossible... que voulez-vous, l'homme le mieux trempé à ses heures de doute et d'abattement... mais rassurez-vous, à côté du doute il reste la volonté...

MENTSIKOFF. Dites-moi, sire, il reste le génie!

PIERRE. Le génie!... Ah! comme vous voudrez... Je ne sais pas comment ils appelleront cela... mais je veux qu'un jour, dans un siècle, dans deux, n'importe; je veux que les hommes nouveaux de la Moscovie, en entendant raconter à leurs pères ce qu'était la Russie d'autrefois, se disent: Comme tout est changé!... Où donc sont-ils les barbares d'autrefois?... Et je tremblerai d'aise dans ma tombe, si une voix leur répond: C'est le charpentier d'Amsterdam qui a passé par là!

MENTSIKOFF. Sire, quand vous parlez, on n'hésite plus. Demain, Narva sera en notre pouvoir. Nous donnerons l'assaut aujourd'hui même.

CATHERINE, qui a suivi tout le dialogue, à part. Allons donc!...

MENTSIKOFF. Encore cette femme?... Que veut-elle?... Sire... pardonnez...

PIERRE, à Catherine. Approche... tu as donc des idées?...

CATHERINE. Oui.

PIERRE. Et tu n'approuves pas nos plans!

CATHERINE. Non.

PIERRE. Alors... écris les tiens.

CATHERINE. Je ne sais pas écrire.

PIERRE. Parle donc.

CATHERINE. Je veux bien... Vous assiégez la ville de Narva depuis dix mois... vous voulez donner l'assaut... il n'est plus temps.

MENTSIKOFF. Cette fille est idiote.

CATHERINE. Quand on veut marcher en avant, il faut regarder à droite et à gauche si personne ne guette; avant que vous ayez eu le temps de dresser vos échelles... l'ennemi sera sur votre dos.

PIERRE. Quel ennemi?

CATHERINE. Charles XII!... qui, à l'heure où je parle, accourt peut-être pour vous arrêter.

MENTSIKOFF. Folle!

PIERRE, se levant. M'arrêter! Ah ça! d'où sais-tu donc qu'il existe au monde un roi qui s'appelle Charles XII... et pourquoi oses-tu craindre qu'un homme puisse m'arrêter?...

CATHERINE. J'ai entendu dire... et je devine...
PIERRE. Mais quel intérêt te pousse à parler ainsi?

CATHERINE. C'est bien simple. J'aime la guerre: je la ferais si j'étais homme. Je vous ai entendu parler tout à l'heure, je vous ai admiré, je vous ai trouvé grand. Je voudrais que vous fussiez le premier du monde, parce que vous voyez plus loin que les autres. Enfin, j'ai foi en vous, et comme on ne doit mépriser aucun obstacle, je vous dis: Vous avez un rival, ce rival c'est Charles XII. Prenez garde... Voilà...

MENTSIKOFF. Charles XII, un jeune fou, malade et nerveux, dont la rage s'éteindra au premier choc... un enfant sans nom.

CATHERINE. Son nom?... Allez le demander aux rochers de Copenhague!

PIERRE, qui a regardé Catherine avec attention, allant à elle. Tu vois clair et loin. Qui es-tu?

CATHERINE. Une paysanne sans passé, sans présent... peut-être sans avenir.

PIERRE. Où es-tu née?

CATHERINE. Je suis une enfant abandonnée.

pas disposé, je crois, à rompre de nouveau un traité juré... Le czar Pierre a reçu à Narva une leçon sur laquelle il réfléchit encore... Quant au roi Auguste, malgré ses bons généraux, il n'a été que trop abattu de son orgueil... sa mauvaise foi lui a fait perdre le trône de Pologne... et un tel est de la façon de Sa Majesté Charles XII régnant à sa place.

CROTCHEN. C'est admirable! Sa Majesté fait et défait des rois... Qui aurait prévu cela de cet enfant sur lequel on comptait si peu?

RENSCHOLD. Comme il a grandi, cet enfant, depuis son retour en Danemark... Aujourd'hui, l'Europe a les yeux sur Charles XII; elle est disposée à le choisir comme arbitre de ses luttes, ou plutôt chaque parti se dispute le service de sa glorieuse épée.

PONIATOWSKI. Les ambassadeurs de toutes les nations le poursuivent de bivouac en bivouac, et il reste insaisissable pour tous.

CROTCHEN. Que va-t-il faire?... la paix ou la guerre?

RENSCHOLD. Ah! qui sait?... qui pourrait lire dans les profondeurs de cette âme si ardente et si ambitieuse! (Allant à la fenêtre du fond.) Tenez, messieurs, voyez cette vaste plaine qui s'étend devant nous... c'est le champ de bataille de Lutzen... C'est là, vous le savez, qu'il y a un siècle environ, un roi de Suède a gagné une grande victoire en y trouvant la mort, Gustave Adolphe, dont nous apercevons le tombeau élevé à sa mémoire. Bien souvent, de cette fenêtre, j'ai vu le regard de Charles s'arrêter sur cette pierre comme pour interroger l'ombre de son aïeul... N'en doutons pas, messieurs, quand les rois tiennent par la volonté de Dieu les destinées du monde entre leurs mains, Dieu peut faire parler les morts pour conseiller les rois...

CROTCHEN. Enfin, où allons-nous?

RENSCHOLD. Nous irons toujours!

CROTCHEN. C'est égal, messieurs... avouez que Sa Majesté a une idée originale, en refusant de résider dans les palais, pour donner la préférence à ces maisons bourgeoises... incommodes comme celle-ci.

RENSCHOLD. Le roi n'aime pas l'étiquette.

CROTCHEN. C'est dommage!... j'aime la pompe du cérémonial. Voyez comme Louis XIV fait la guerre... monsieur l'ambassadeur de France vous le dira. C'est une lutte de fêtes et d'apparat. Et puis, on se repose l'hiver, au moins. Nous, nous sommes 30 jours en route; nous vivons comme des aventuriers, d'auberge en auberge... nous ne couchons jamais dans un vrai lit... nous vivons dans nos bottes.

UN PAGE, annonçant. Messieurs les ambassadeurs d'Allemagne et de Prusse demandent à être reçus par Sa Majesté. (Tout le monde se lève.)

RENSCHOLD. Qu'ils entrent!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LES DEUX AMBASSADEURS entrent. Saluts réciproques.

PREMIER AMBASSADEUR, à l'autre. Allons, monsieur le baron, il faut questionner franchement... proposer sans hésiter et savoir à quoi s'en tenir.

DEUXIÈME AMBASSADEUR. Notre longue pratique des négociations forcera le roi à s'expliquer sur l'avenir, j'en réponds... (Ils saluent et entrent chez le roi.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins LES DEUX AMBASSADEURS.

CROTCHEN. Allez recevoir vos passe-ports, mes amis; mais on nous avait annoncé que l'Angleterre nous adressait aussi un ambassadeur... qui de vous l'a vu, messieurs?... (Silence général.) Personne?... On dit cependant qu'il est arrivé au camp.

PONIATOWSKI. Et quel est donc ce personnage?

RENSCHOLD. Le personnage le plus important de l'Angleterre, adroit courtisan, chef de parti au parlement, le plus habile négociateur du siècle, et de plus grand général... enfin, Jean, duc de Marlborough.

CROTCHEN. Peste!... Eh bien, je crois que sa

haute réputation va s'exposer à un premier échec. Il s'agit de voyager dans un pays qui ne s'est pas unifié à la civilisation... Ah ça! Du ing, que fais-tu là... traite comme un tyran?...
DURING. C'est toi.

CROTCHEN. Ne partagerais-tu donc pas la joie que les succès de nos armes doivent inspirer à tout bon Suédois?

DURING. Que dis-tu? Je suis fier du rang que mon pays acquiert aux yeux des autres nations, mais à côté de l'orgueil du patriote, il y a eu aussi les faiblesses de l'homme. Je souffre...

CROTCHEN, lui serrant la main. Tu penses toujours à elle?

DURING. Ah! Christine!...

CROTCHEN. Tu n'es plus jaloux du roi?

DURING. Non... non... Mais elle l'aime, entends-tu bien; elle ne m'aimera jamais.

CROTCHEN. Allons, reviens à toi, sois plus sage. Tu me le promets, n'est-ce pas? Le pays a besoin de ton bras. Le roi compte sur toi; sois homme.

DURING. Tu as raison. Merci de ces paroles; tu me rends mon courage en me rappelant au devoir.

CROTCHEN, à part. Pauvre During!

DURING. Tu ne me parleras plus d'elle, n'est-ce pas?

CROTCHEN. Au contraire, je t'en parlerai souvent; l'expansion a toujours sa peine. Tu me remercieras.

DURING lui fait signe de se taire. Voici les ambassadeurs qui sortent de chez le roi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LES DEUX AMBASSADEURS, sortant de chez le roi.

CROTCHEN, montrant les ambassadeurs. Quant à ces deux messieurs, je peux bien vous répondre, à voir leur figure, qu'ils n'en savent pas beaucoup plus long que tout à l'heure.

RENSCHOLD. Diable... la séance a été courte.

CROTCHEN. Le roi n'est pas bavard!

PREMIER AMBASSADEUR, à l'autre. Il est resté impénétrable.

DEUXIÈME AMBASSADEUR. Nous sommes joués.

PREMIER AMBASSADEUR. Et déconduits.

CROTCHEN, aux courtisans, montrant les ambassadeurs. Mais voyez donc... quel air piteux!

UN PAGE, annonçant. Monsieur le duc Jean de Marlborough, ambassadeur d'Angleterre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARLBOROUGH. Tous saluent.

LES DEUX AMBASSADEURS, saluant. Monsieur le duc...

MARLBOROUGH, très-courtois. Messieurs... (Au page.) Dites au roi Charles XII que le duc de Marlborough sollicite l'honneur d'être admis devant sa personne. (Les ambassadeurs saluent et sortent...)

RENSCHOLD. Quelle fierté dans le maintien!

PONIATOWSKI. Mais quelle affectation dans sa toilette!

CROTCHEN, à part. Il a des dentelles admirables.

UN PAGE, revenant de droite où il est entré. Sa Majesté désire que tout le monde se retire, excepté monsieur l'ambassadeur d'Angleterre.

CROTCHEN. Diable!... celui-ci n'aura pas fait anticambre. (Tout le monde sort, excepté Marlborough.)

SCÈNE VI.

CHARLES, MARLBOROUGH.

MARLBOROUGH, saluant Charles XII, qui paraît à droite. Sire, permettez-moi d'exprimer toute la satisfaction que j'éprouve de l'honneur que vous voulez bien me faire. Vous, auprès duquel on ne peut approcher qu'à grand-peine, vous avez daigné me recevoir instantanément; j'en dois sans doute remercier le titre de diplomate dont je suis revêtu.

CHARLES. Vous vous trompez, monsieur. Le représentant diplomatique de l'Angleterre aurait pu solliciter mon audience sans l'obtenir; seul, votre titre de guerrier célèbre m'a décidé à vous recevoir.

MARLBOROUGH. Sire, mes titres de gloire doivent paraître peu de chose à un victorieux comme Votre Majesté.

CHARLES. Je n'aime pas l'étiquette, monsieur le duc; causons en gens de guerre qui s'estiment. Je ne vous connais-ais que de renom, et je voulais voir ce grand Marlborough dont on me parlait tant... Je vous ai vu et je suis surpris...

MARLBOROUGH. Comment, sire?...

CHARLES. Je croyais voir apparaître devant moi le grand capitaine avec toute sa sévérité d'allure, et je ne vois qu'un gentilhomme de cour... J'aurais peine à reconnaître celui qui n'a jamais fait le siège d'une ville sans la prendre, livré une bataille sans la gagner, le vainqueur de Bleinheim et de Ramillies, sous ces flots de rubans et de dentelles.

MARLBOROUGH. Cependant, sire, faut-il, pour donner confiance en soi, porter l'enseigne de sa profession, et avoir les aspects menaçants d'un spadassin pour faire croire à son courage?

CHARLES regarde significativement Marlborough. Monsieur, pour moi l'astuce du diplomate est incompatible avec la franchise du soldat... Restons ce que nous sommes; chacun son métier.

MARLBOROUGH. J'oserai donc parler avec la franchise du soldat, et je dirai en toute conviction qu'un vrai général d'ait recourir en lui toutes les aptitudes... plier sa nature aux circonstances et associer la politique à l'épée. César fut aussi célèbre comme législateur que comme guerrier; Octave ne fut grand que lorsque, devenu Auguste, premier empereur de Rome, il devint le conciliateur de tous les partis et donna son nom à son siècle.

CHARLES. Où voulez-vous en venir?... Développez votre pensée...

MARLBOROUGH. Sire... je craindrais...

CHARLES. Allez toujours, monsieur, allez. Je vous ai attaqué, vous avez le droit de vous défendre.

MARLBOROUGH. Eh bien, je pense que dans un main vulgaire une épée n'est toujours qu'un moyen de destruction... tandis que dans la main d'un homme juste-ment inspiré elle ne doit être que l'instrument souvent inactif à l'aide duquel on fait triompher les idées généreuses et utiles au bénéfice de l'humanité et dans l'intérêt des peuples.

CHARLES. Une épée inactive comme celle du czar Pierre, n'est-ce pas? Ah! c'est un politique, celui-là... mais il perd des batailles. Il froisse la carte de Russie qui est sur la table et la jette à terre; Marlborough la ramasse silencieusement, la regarde, puis la pose devant le roi en s'inclinant.

MARLBOROUGH. Il civilise un peuple!... il a fondé Petersbourg, sire.

CHARLES, avec emportement. On pourrait le lui détruire!

MARLBOROUGH. C'est vrai, sire, jusqu'à présent vous l'avez battu en invincible.

CHARLES. Et pourtant ils l'ont tous surnommé le Grand!

MARLBOROUGH. Sire, sa gloire n'est pas dans ses succès guerriers. Pierre est un civilisateur, et c'est l'Europe qui lui a décerné ce titre.

CHARLES. Mais pour le mériter, ce titre de Grand, il faut étonner le monde.

MARLBOROUGH. Non, sire; il faut le convaincre! (Charles, bouleversé, se lève, marche avec agitation, puis va au fond, et fait signe à deux pages qui paraissent.)

CHARLES, à Marlborough. Je vous salue. (Il sort.)

MARLBOROUGH, à part. Je l'ai deviné. C'est la langue sans le calcul, le génie moins la raison; il n'a pas de but, il poursuit une rivalité, il va faire la guerre au czar Pierre. Ce n'est qu'une épée!... (Il sort par le fond.)

SCENE VII.

CHARLES, seul, revenant en scène.

J'ai reculé devant la parole d'un seul homme?... Ce Marlborough, qui conseille et qui n'interroge pas?... ou voulait-il en venir?... à la paix peut-être... La paix! Est-ce possible?... Ce froid diplomate dont l'épée n'est pas rentrée au fourreau depuis quinze ans, et qui voudrait me pousser à la paix! Il ne peut comprendre la grandeur de mon but... (Il va à une carte qui est sur une table.) Conquérir l'Europe... l'Asie... puis un jour commander au monde!... Si j'allais tomber en route... Ah! ce Marlborough! pour la première fois, j'hésite à regarder dans l'avenir... (Il reste absorbé quelques instants, puis résolu, il prend son manteau et son chapeau et sort en disant : Conseille-moi, Gustave-Adolphe!... conseille-moi!...)

Septième Tableau.

LE TOMBEAU DE GUSTAVE-ADOLPHE.

Le théâtre représente une vaste plaine nue et grise : c'est le champ de bataille de Lutren, où Gustave-Adolphe trouva la mort en gagnant la bataille. Vers la droite, sur une hauteur, le tombeau de Gustave-Adolphe, c'est-à-dire une simple pierre vieillie par le temps, sur laquelle on lit ces mots en grands caractères : *Gustave-Adolphe*. On monte au tombeau par divers petits sentiers. Au lever du rideau, un homme paraît de gauche, traverse le théâtre en cherchant du regard et s'arrête devant le tombeau : c'est Charles XII.

CHARLES XII, seul, montrant le tombeau.

C'est là!... Salut, tombeau du grand Gustave, héros de la Suède; gloire de mon pays, salut! (Il se découvre et s'approche du tombeau.) Voilà ton lit de repos, noble et vieux soldat!... et autour de toi ce vaste champ de Lutren où la victoire t'a servi de lincaut!... Il y a près d'un siècle de cela!... Oh! si tu pouvais sortir de la tombe! si tu pouvais me répondre, quand je te dirais : « Gustave-Adolphe, conseille-moi. Je suis puissant, je suis roi, je suis vainqueur... Que faut-il faire?... » Oh! si tu pouvais me parler! (Il croit entendre comme une voix qui sort de la tombe.) Ah!... est-ce un rêve?... Il me semble avoir entendu... (Il se met à genoux.) Pardon, mon père, de troubler votre sommeil, mais que je vous entende encore... Est-ce bien vous qui m'avez répondu?... Non, plus rien!... Parle, ombre du grand Gustave... dis-moi ce que je dois faire, quand je tiens entre mes mains les destinées de l'Europe... Dis : la paix ou la guerre?... Ordonne... j'obéirai... dis-moi pour le bien de tous briser l'épée que tu m'as laissée, et renoncer à ma vie, à la gloire, au monde!... (Il jette son épée et tombe épuisé. En ce moment, on voit au fond du théâtre passer un pâtre, il chante.)

Air de M. Borery.

Épis à la mine jolie,
Au teint rayonnant et vermeil,
Enfants d'une mère chérie,
Que féconde le vif soleil!
Vous qu'adore un monde à la fois,
Croissez en paix, levez la tête!
Quand vous pousserez, c'est jour de fête
Pour les pauvres et pour les rois!

CHARLES, revenant à lui en entendant le chant, et récur. La paix!... repos du foyer, joie des mères... richesse des moissons... la paix. (A ce moment, de droite se fait entendre un chant guerrier faisant contraste avec le chant du pâtre. Ce sont les soldats de Charles XII qui chantent. Le vent apporte leur voix. Le camp est à côté.)

Même air.

Vive la gloire et la patrie!
Vive Charles, dit le Vaillant!
A lui notre sang, notre vie,
Et jusqu'à la mort : en avant!
Quand sonnera l'heure dernière,
Amis, que notre chant d'adieu
Soit encore ce cri de guerre :
Suède et Dieu! Suède et Dieu!

CHARLES. C'est le chant de guerre de mes soldats!... Mes soldats, c'est ma famille à moi... tu les entends, Gustave... ils m'appellent!... (On entend la voix du pâtre qui va en s'éloignant.) Encore cette voix qui me fait douter... elle s'éloigne... elle s'éteint... (Peu à peu la voix du pâtre ne se fait plus entendre. Le chant de guerre reprend et domine. Retenant complètement à lui.) Je n'entends plus le chant du pâtre... je n'entends que le chant de gloire de mes soldats. (Il ramasse fiévreusement son épée.) La guerre!... la guerre!... (Il s'incline une dernière fois vers le tombeau et dit.) Au revoir, vieux guerrier. Je tâcherai de vivre comme tu as vécu... que Dieu m'accorde une mort aussi glorieuse que la tienne. (Il s'enveloppe de son manteau, et sort à gauche.)

Huitième Tableau.

PIERRE LE GRAND.

Intérieur riche d'un château abandonné. Porte au fond, porte secrète au premier plan, court une fenêtre côté jardin. Au lever du rideau, Pierre, Mentsikoff, Goldowin et quelques officiers moscovites sont assis autour d'une table richement servie. C'est la fin du repas. Pierre et Catherine ont une apparence de sérénité, les autres ont l'air sombre et découragé.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, CATHERINE, GOLDOWIN, MENTSIKOFF, OFFICIERS.

PIERRE, tendant son verre vide à Catherine. Versez, Catherine... Goldowin, votre verre est vide.

GOLDOWIN. Sire, je n'ai pas soif.

PIERRE. Qu'importe qu'on n'ait pas soif, si le vin est bon!... Allons, messieurs, au succès de nos armes!...

GOLDOWIN. Au succès de nos armes?... Ah! sire, de grand cœur!

PIERRE. En douteriez-vous?

MENTSIKOFF. Sire, vous n'oubliez pas que depuis que Charles XII a envahi notre patrie, nous reculons toujours.

PIERRE, riant. Pour Dieu!... nous sommes à table pour nous divertir, pour boire, et quand je suis en bonne humeur, je n'aime pas les figures sombres autour de moi. Allons, remplissez vos verres, messieurs. C'est du vin de France, il mérite qu'on lui fasse honneur!

MENTSIKOFF. Sire, par grâce... écoutez...

PIERRE. Je sais boire, Mentsikoff, rassurez-vous. Le vin, c'est ma poésie : dans l'ivresse, mon cerveau s'enflamme; les idées en jaillissent en désordre peut-être, les mauvaises, je les oublie, et le calme revenu, j'exécute les bonnes... Versez, Catherine. (On entend une rumeur sourde au dehors.)

GOLDOWIN. Sire, entendez-vous?

PIERRE. Rien. C'est la peur qui vous fait rêver.

SCENE II.

LES MÊMES, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, paraissant et agité. Site?

PIERRE. Que voulez-vous?

L'OFFICIER. Sire, une vedette a aperçu les troupes suédoises, qui ne sont plus qu'à une demi-lieue d'ici. (Tous se lèvent avec inquiétude. Pierre et Catherine restent assis. Moment de silence.)

MENTSIKOFF, avec impatience marquée. Sire, l'heure est venue, nous attendons vos ordres.

PIERRE. Asseyez-vous. Vous voyez bien que Catherine est restée à sa place. (Mentsikoff et les officiers qui faisaient partie du repas se remettent à table.)

L'OFFICIER, du dehors. Sire, j'attends...

PIERRE. Faites tout préparer pour la fuite. (L'officier sort.)

SCENE III.

LES MÊMES, moins L'OFFICIER.

MENTSIKOFF. Sire, j'ose insister... mon dévouement pour vous m'en donne le droit... l'ennemi nous guette depuis longtemps... et d'un moment

à l'autre pourra nous surprendre dans ce château isolé.

PIERRE. Il s'agit de déjouer les surprises... les craintes... les notes dans ce verre... Ce flacon est vide... un autre! allons, répondez à mon appel, et redonnez les joyeux compagnons d'autrefois... buvez!...

GOLDOWIN, refusant de boire. Sire...

PIERRE. Vous refusez?

MENTSIKOFF. Peut-on boire à sa défaite?

PIERRE. Buvez!... (Tous restent silencieux. Buvez!... je le veux! (Nouveaux refus silencieux. Pierre, dominant un coup de poing sur la table.) Décidément vous perdez courage, vous croyez que j'ai perdu la raison... vous me croyez aveugle...)

MENTSIKOFF. Mais, sire, vous voulez donc que nous mourions sous le déshonneur? vous voulez donc...

PIERRE. Je veux... je veux vous conduire à la victoire!... (Stupéfaction générale.) Allons, il est temps de tout vous dire; vous n'avez rien compris... Écoutez-moi donc : Charles XII est venu, j'étais sans forces, et pour éviter une guerre qui aurait pu détruire tous les germes de civilisation que j'avais plantés, j'ai cru de la sagesse d'un législateur de lui faire des propositions de paix. Il a refusé. Alors j'ai reculé volontairement devant lui... j'ai fui comme un vaincu. J'ai bravé vos oppositions patriotiques. Mais je touche au but : il est temps de nous retourner et de lui faire face... Cette fois, je le tiens!... Mon frère Charles se croit un Alexandre, mais je ne flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius. (Catherine l'embrasse avec orgueil.)

MENTSIKOFF. Ah! puissent les hasards de la guerre ne pas déjouer vos grands desseins!

PIERRE. Dieu est avec moi et j'arriverai au but, parce que je ne fais pas la guerre par passion, mais par devoir!... N'ai-je pas la responsabilité de la gloire d'une nation?... Soyez sans crainte, messieurs, j'ai tout prévu. La prise de Pultawa est le but de Charles comme Narni fut mon ambition... il y a neuf ans... J'y fus vaincu par l'incapacité de mes troupes; mais Charles, en nous battant... nous a appris à vaincre. Aujourd'hui, j'ai des soldats bien disciplinés, ils sont égaux aux Suédois en stratégie, en patriotisme... Ce ne sont plus des généraux étrangers qui commandent mes armées, ce sont des Moscovites, enfants de la patrie, qui auront à cœur de réparer les outrages du passé; Charles court au piège que je lui ai tendu, et Pultawa sera le tombeau de sa puissance et de sa gloire.

MENTSIKOFF, tendant son verre, ainsi que ceux qui l'entourent. Sire! nos verres sont pleins!... A la santé du génie du Nord!

GOLDOWIN. Au régénérateur de la Moscovie!

PIERRE, très-simplement. Buvons à la patrie!

TOUS. A la patrie!...

PIERRE, froidement. A votre poste, messieurs!... Le général Lermétouff instruira chacun de sa mission... allez! Tous sortent respectueusement après avoir salué Pierre.)

SCENE IV.

PIERRE, CATHERINE.

PIERRE. Ame grande et forte, tu es restée calme au milieu de leurs craintes et de leurs doutes?

CATHERINE. Je t'avais compris.

PIERRE. Catherine, j'ai voulu rester seul avec toi, au moment où le sort des batailles va peut-être nous séparer pour toujours...

CATHERINE. Que dis-tu?

PIERRE. Qui sait?... je suis soldat. Catherine, écoute, nous voici à la veille d'une grande chose, j'ai besoin de te dire tout ce que tu m'as mis au cœur de bon et de généreux! Tu m'as destiné quand les autres m'ont méconnu... je t'aime!... tu m'as soutenu dans mes jours de découragement... tu ne m'as pas dit : Tu es un lâche, parce que je croyais : je t'aime!...

CATHERINE. Pierre, un jour tu es venu à moi : je t'ai admiré, je t'ai aimé, et maintenant viennent l'adversité, je l'accepte, pourvu que tu sois fort; vienne la mort, je la reçois pourvu que tu sois vainqueur... A toi mon âme!...

PIERRE. Femme, tu as partagé mes peines et

mes travaux, tu partageras ma gloire, la reconnaissance de mon peuple sera égale à ta ténacité.
(On entend une rumeur au fond.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER. Sire...

PIERRE. Eh bien?

L'OFFICIER. Les Suédois...

PIERRE. A-t-on exécuté mes ordres?...

L'OFFICIER. Oui, sire, vos troupes sont déjà loin de ce château, il ne reste plus ici que Votre Majesté.

PIERRE, montrant la petite porte. Cette porte mène par un chemin souterrain au bout de la route de Pultawa.

L'OFFICIER. Sire, hâtez-vous, dans quelques instants le château sera cerché.

PIERRE, faisant passer l'officier devant lui par la porte secrète. Et maintenant, viens donc, je vais t'attendre, Charles XII. (Il disparaît.)

SCÈNE VI.

CHRISTOPHE, JEAN, PETERS, puis CHARLES XII, DURING, POSIATOWSKI, RENSCHOLD, GORTZ, etc. etc. SOLDATS, OFFICIERS paraissent de tous côtés.

CHRISTOPHE. Personne!

JEAN. Benichés.

PETERS. Ils n'ont pas été longs à faire leurs malles.

CHARLES, paraissant à la fenêtre, épée en main et sautant en scène. Où est Pierre?

GORTZ. Il nous échappe encore.

CHARLES. Nous le retrouverons à Pultawa!... (Murmure de mécontentement.)

CHARLES. Refuserait-on de m'y suivre?... Que ceux qui veulent m'abandonner partent. J'irai tout seul!

RENSCHOLD. Sire, nous vous suivrons partout.

TOUTS. Oui, partout!

CHARLES. A Pultawa!...

TOUTS. A Pultawa!...

Neuvième Tableau.

LE DÉSASTRE.

Le champ de bataille de Pultawa. Soldats et officiers morts en scène. Deux canons sur lesquels s'appuient plusieurs hommes qui tomberont pour ne plus se relever. Au lever du rideau, on entend deux coups de canon au lointain, puis il se fait un silence morne et profond. Un soldat arrive de droite chancelant, il laisse tomber son fusil, puis tombe lui-même sans dire un mot.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTOPHE, JEAN, puis PETERS, OFFICIERS, SOLDATS, les uns morts, les autres se soutenant à peine.

JEAN, arrivant de gauche et portant Christophe sur son dos, il s'arrête épuisé. Ah! je n'ai plus la force...

CHRISTOPHE. C'est bon... va... laisse-moi là... t'es le plus jeune... vaut mieux que je meure le premier. (Deux soldats qui sont entrés à leur suite aident Christophe à mettre pied à terre.) C'est égal, merci tout de même. (Il embrasse Jean et tombe.)

JEAN. Oh! la faim!... la faim!... (Il tombe. Peters entre à droite.)

CHRISTOPHE. Ah! te v'là encore, toi... tu n'es pas mort?

PETERS. Non, pas encore... et vous?...

CHRISTOPHE. Oh! moi, ça ne sera pas long.

PETERS. Attendez un peu, nous nous en irons ensemble.

CHRISTOPHE. Qui est-ce qui aurait dit ça... que les choses changeraient en si peu de temps! Les

Moscovites nous tiennent tête; ce n'est plus comme à Narva.

PETERS. Ah! faut jamais chercher à deviner la cause des événements, père Christophe... L'air change... c'est changé... v'la tout... Hier, nous étions vainqueurs, et ce soir nous serons peut-être...

CHRISTOPHE. Ah! ne dis pas ce mot-là... attends que je t'y sois plus.

UN SOLDAT, au fond, se relevant. V'la le roi!... v'la le roi!...

CHRISTOPHE. Le roi?... Je veux le saluez une dernière fois... je veux qu'il me voie encore debout... Aide-moi donc un peu à me relever. Jean aide Christophe. Au mot: V'la le roi! plusieurs des soldats étendus à terre se sont levés et tournent la tête du côté où paraît le roi.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES, RENSCHOLD, GORTZ, ET AUTRES OFFICIERS. Le roi est blessé.

LES SOLDATS, d'une voix défaillante. Vive le roi!...

CHARLES. Pauvres gens! Mes amis, votre constance est mise à de cruelles épreuves; mais un dernier clan... et nous sommes vainqueurs... et nous entrons dans Pultawa, où le bien-être nous attend... Voyons, vivez par la volonté... n'oubliez pas que vous êtes Suédois.

TOUTS. Vive la Suède! (Ils retombent tous anéantis, les uns par la faim, le froid et la fatigue, excepté Christophe.)

RENSCHOLD. Sire, ceux-là n'iront pas plus loin.

CHARLES, à Christophe. Toi seul est resté debout, mon brave.

CHRISTOPHE. Pas pour longtemps, sire, aussi, avant de partir, je voudrais bien vous dire quelque chose... une idée à moi.

CHARLES. Parle...

CHRISTOPHE. N'allez pas plus loin, sire, v'la tout. Vous êtes aussi brave que nous, vous êtes jeune, c'est vrai, mais si le froid tue, et si la faim consume, c'est pas votre faute, nous sommes dans le pays de la mort... n'allez pas plus loin... et voilà... vive le roi!... je vas dormir... le bon Dieu m'a mis des draps tout blancs pour cette nuit... (Il tombe.)

CHARLES. Ah! Pierre!... tu me payeras cher la vie de mes soldats!

GORTZ, entrant vivement. Sire, la cavalerie du général Creutz vient de jeter le désordre dans les rangs moscovites.

CHARLES. Renschold, c'est le moment de frapper un coup décisif. Réunissez ce qui vous reste de vos meilleures troupes et fondez sur ces masses démoralisées sans doute par ce premier choc...

RENSCHOLD. Sire, mes soldats n'ont plus de poudre.

CHARLES. N'ont-ils pas des baïonnettes? Allez, Renschold. (Renschold sort un moment; Charles va de soldat en soldat ruici de ses officiers. Ici le défilé des troupes de Renschold.)

CHARLES, au moment où les troupes vont disparaître après avoir tourné de droite à gauche. Renschold, il nous faut la victoire.

RENSCHOLD. Sire, je triompherai ou vous ne me reverrez pas. (Il sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins RENSCHOLD.

GORTZ, au roi qui chancelle. Qu'avez-vous, sire?...

CHARLES. Rien! c'est au pied.

GORTZ. Vous êtes blessé?

CHARLES. Une secousse que j'ai ressentie déjà pendant l'action.

GORTZ, appelant. Un chirurgien!... (Un chirurgien s'approche.)

CHARLES s'asseyant sur un morceau de roc. Voyez, monsieur... faites vite.

LE CHIRURGIEN. Sire, il faut ôter la botte.

CHARLES. Bien... je ne puis. Coupez-la. (On coupe la botte.) A part. Oh! ce Pierre! ce Pierre!

GORTZ, au chirurgien qui examine la blessure. Eh bien?

LE CHIRURGIEN. C'est une balle, elle est dans le talon. Je la sens qui roule sous mon doigt.

CHARLES. Il faut l'extraire de suite. Vous avez de quoi opérer?

LE CHIRURGIEN. Oui, sire, mais je vais vous faire souffrir.

CHARLES. Qu'importe!... Allez, allez, je n'ai pas le temps d'être malade. Le chirurgien se prépare à opérer masqué par quelques officiers.)

CHARLES. Et Mازهپا, et Levenhaupt qui m'arrivent pas!... (Au chirurgien.) Eh bien! est-ce fait?

LE CHIRURGIEN. Je ne puis extraire cette balle, sire; elle est logée entre deux muscles qui l'emprisonnent comme dans un étai... Avant de pouvoir opérer, il faudrait à Votre Majesté un repos de quelques jours pour éviter l'inflammation.

CHARLES. Du repos!... oh! c'est impossible, je garderai la balle jusqu'à Moscou, voilà tout... Ce Mازهپا ne v'endra donc pas!...

GORTZ. Peut-être regrette-t-il sa parole donnée!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAZEPPA.

MAZEPPA, à cheval. Avant d'être chef de barbares, j'étais né gentilhomme. Je suis parti de l'Ukraine avec les meilleurs de mon peuple. Pour arriver jusqu'à vous j'ai dû passer sur le corps des Moscovites, mais en semant les cadavres de mes plus braves soldats sur la route.

CHARLES. Tu as tué?...

MAZEPPA. Je n'ai plus d'armée.

CHARLES. Et tu es venu malgré tout?

MAZEPPA. Vous avez ma parole; je suis venu mourir avec vous. (On entend un coup de canon.)

CHARLES, électrisé. Dis donc que tu es venu vaincre... C'est le canon de Levenhaupt!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, DURING.

DURING. Non, sire, Levenhaupt ne viendra pas. Surpris et taqué à l'improviste, la bravoure de ses soldats a dû succomber sous le nombre... Les vivres et les munitions qu'il apportait à Votre Majesté sont restés au pouvoir de l'ennemi, et moi-même je me rapporte de cet horrible champ de bataille que mon courage humilié et mon épée brisée...

CHARLES. C'est un désastre!...

DURING. Ah! sire... ils étaient trop... Pauvres soldats!... et j'ai pu leur survivre.

CHARLES. C'est donc le jour du malheur! (En ce moment, mitraille au fond. Alors, sur une hauteur qui domine le décor, on voit des soldats qui fuient de gauche à droite; ce sont des Suédois.) Ah!... c'est la fièvre qui me gagne, n'est-ce pas?... Je vois fuir mes soldats... (Il veut s'élançer.) Malheureux!... que faites-vous?... C'est la-bas qu'est la gloire!... ici, c'est le déshonneur... En avant!...

LE CHIRURGIEN. Sire, vous ne pouvez marcher; votre blessure deviendrait mortelle.

CHARLES. Mes grenadiers me porteront là... là... sur cette hauteur... je veux voir mes ennemis de près...

DURING. Un brancard! (On apporte un brancard.)

JEAN, pendant qu'on porte le roi. Oh! non... la faim ne me prendra pas... plutôt un boulet!... Viens-tu, Peters?...

PETERS. Quoi faire?

JEAN. Mourir à côté du roi.

PETERS. Je reste. Le père Christophe respire encore. Ils ennuierait tout seul, ce pauvre vieu.

CHARLES, qui a tourné et qui paraît sur la hauteur. Qu'on me porte en avant!...

UN SOLDAT qui porte le brancard. Je ne peux plus... je ne peux plus. (Il tombe. Trois autres soldats tombent.)

GORTZ. Les soldats tombent; au tour des officiers, messieurs. (Des officiers remplacent les soldats et portent Charles sur le brancard. Bataille au fond, dans la coulisse.)

DURING, se jetant dans le brancard. Sire, n'avancez pas... (Il reçoit une blessure et chancelle.)

CHARLES. Qu'avez-vous fait, During?...
DURING. Ah! sire, je ne tiens pas à la vie... et l'avenir à bossein de vous.
CHARLES. Je vous le confie, messieurs. En avant!... (En ce moment, de nouveaux fuyards suédois accourent en jetant leurs armes, et rebouillent ceux que le roi avait ralliés.)
CHARLES. Des fuyards!... encore?... mais c'est donc le jour de la honte... le délire de la peur les domine.

PONATOWSKI paraît l'épée à la main, à gauche, sur la hauteur, avec quelques cavaliers. Sire, l'infanterie lâche pied!... nos cavaliers sont démontés, la démoralisation est partout...

CHARLES. Mais que font donc mes généraux. Henschold?

PONATOWSKI. Prisonnier, sire.

CHARLES. Slipenback?

PONATOWSKI. Prisonnier.

CHARLES. Yrtenberg?

PONATOWSKI. Prisonnier.

CHARLES. Et mon armée?

PONATOWSKI. Détruite... perdue dans la fumée de la bataille.

CHARLES. Allons, messieurs, marchons, avancez encore, avancez toujours. Si vous ne pouvez plus combattre pour la victoire, combattez pour l'honneur.

PONATOWSKI. La lutte est impossible après une telle déroute!

CHARLES. Monsieur, je suis encore vivant. (Les officiers qui portent Charles s'arrêtent épuisés de fatigue.)

CHARLES, que le délire gagne. Pourquoi vous arrêtez-vous?... Ah! vous m'abandonnez tous!

Tous. Ah! sire...

CHARLES, perdant la tête. Vous m'abandonnez?... Eh bien!... Il se jette en bas du brancard, et se traîne. Je n'ai plus besoin de vous... je veux voir mes ennemis face à face... Honte aux enfants de Gustave-Adolphe! Vous n'êtes plus des hommes, vous n'osez plus regarder la mort en face. Vous avez abandonné votre drapeau... vous êtes des lâches!...

Tous. Sire, par pitié!...

CHARLES. Vous êtes des lâches!... mais je reste, moi!... Frapper, tuer... je suis Charles XII... voilà ma poitrine... la seule qui batte encore pour l'honneur de la Suède.

PONATOWSKI. Venez, sire... nous sommes déjà assez malheureux!...

CHARLES. Non... je ne veux pas survivre à ma défaite... Vous ne m'arracherez pas d'ici... J'attendrai que la mort vienne à moi, puisque je ne puis aller la chercher.

PONATOWSKI. N'hésitons plus, messieurs, emportons le roi de force.

CHARLES, se débattant. Laissez-moi!...

DURING. Sauvez le roi!... Je barretai de mon cadavre le chemin de sa retraite.

CHARLES, entraîné. Fuir... jamais... laissez-moi... je veux...

MATZOFF. Pauvre Charles!... C'est sa première défaite!... (On entraîne le roi malgré lui; le rideau baisse au moment où il va disparaître à droite et où le bruit de la bataille s'est rapproché, et est au plus fort. Il faut qu'on sente que l'ennemi approche et n'est qu'à très-peu de distance.)

ACTE QUATRIÈME.

Dixième Tableau.

LA TENTE DE PIERRE LE GRAND.

Portes latérales; un divan au fond, côté jardin. Une table; une lampe allumée est sur la table; des sièges. Il fait nuit. Au lever du rideau, Pierre marche avec agitation, s'assied, marche de nouveau, puis s'assied encore.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, seul.

Ah! ce sommeil que je ne puis vaincre! (Il retombe et rêve un instant.) Je touche à mon but!

J'en ai fini avec Charles... Cette guerre que le sultan lui-même a provoquée, en rompant le traité qui nous unissait, cette guerre sera la dernière. Vienne donc le repos, que je puisse compléter la grande œuvre... mon rêve de tant d'années!... l'œuvre nécessaire! faut-il que les hommes soient ainsi faits, que pour imposer le progrès et la civilisation, il faille de la poudre, des bombes, des armées! oui, triste, triste nécessité! Mon Dieu, faites que je puisse accomplir jusqu'au bout la haute mission dont vous m'avez chargé! Ah! je veux... le sommeil qui m'entraîne... il me prend... il est plus fort que moi... (Pau a peu à peu disparu.)

SCÈNE II.

PIERRE entré, puis **MENTSIKOFF** et **GOLDBOWIN**.

MENTSIKOFF, entrant vivement, suivi de **Golbowin**, par le fond. Sire... Il s'arrête à la vue de Pierre. Il dort!

PIERRE, réveillé. Ma patrie!... Pétersbourg!... le premier pays du monde! monte! monte encore!...

MENTSIKOFF. Toujours ses rêves de grandeur!

GOLDBOWIN. Devote-nous!...

MENTSIKOFF. Attendez!... le réveil sera terrible pour lui.

GOLDBOWIN. La situation est critique, général, et je crois qu'il faudrait se hâter!...

MENTSIKOFF. Prenons garde! Depuis quelque temps, les crises auxquelles le czar est sujet sont devenues plus fréquentes, et je craindrais qu'une émotion trop violente ne déterminât chez lui un accès peut-être funeste.

GOLDBOWIN. Attendons.

PIERRE, rêvant toujours. Non... non... encore lui... toujours lui... arrière!... l'heure est arrivée... en avant!... (Il se réveille très-agité, et aperçoit Golbowin et Mentsikoff debout et immobiles de stupeur.) Que faites-vous ici?

MENTSIKOFF. Sire, nous venions...

PIERRE. Qu'avez-vous entendu?!

GOLDBOWIN. Rien, sire.

PIERRE. Est-ce que je n'ai rien dit? (Silence de Mentsikoff et de Golbowin.) Je rêvais cependant... oui... je rêvais... quoi... je l'ignore... Mais que me voulez-vous, messieurs?... je suis éveillé.

MENTSIKOFF. Sire...

PIERRE. Parlez vite.

MENTSIKOFF. Une grande nouvelle!

PIERRE. Triste?

MENTSIKOFF. Oui, sire.

PIERRE. Laquelle?

MENTSIKOFF. Que votre génie nous vienne en aide, sire!

PIERRE. Pas de mots, messieurs!... Où voulez-vous en venir? dites!... une bataille perdue?...

GOLDBOWIN. Nous ne serions pas là, sire. C'est un malheur peut-être irréparable que nous venons vous annoncer.

PIERRE. Je ne vous comprends pas... expliquez-vous!... mon sang bout... j'attends.

MENTSIKOFF. Je demande à Votre Majesté de vouloir bien nous écouter avec calme: le seul espoir qui nous reste est en vous.

PIERRE. Qui vous dit que je ne suis pas calme? Parlez!

MENTSIKOFF. Que Dieu nous protège! Sire, l'armée du grand vizir a passé le Pruth, qui nous séparait d'elle.

PIERRE. Nous la rejeterons en arrière! Après?

MENTSIKOFF. Nous sommes cernés de tous côtés; les routes de la Moldavie nous sont coupées pour les secours et même pour la retraite.

PIERRE. Allons donc! cela n'est pas. Une telle combinaison est au-dessus des conceptions des généraux musulmans. Cernés!... mais il nous reste encore un moyen... mille!

MENTSIKOFF. Aucun, sire.

PIERRE. Ne dites pas cela. Mentsikoff: j'en trouverai un!... Je verrais donc tous mes plans, toutes mes combinaisons déjoués en un jour! vous savez bien vous-même que c'est impossible!

SCÈNE III.

LES MÊMES, FEDEROWITCH, OFFICIERS. Ils paraissent à l'entrée de la tente, tristes et silencieux.

PIERRE. Que voulez-vous? (Silence général.)

MENTSIKOFF. Sire, ces messieurs viennent confirmer la triste vérité. (Les officiers font un signe affirmatif.)

PIERRE. Mais c'est une folie... une crainte ridicule... voyons... suis-je éveillé?... Serait-ce la fin de mon rêve? Mentsikoff, ma femme est-elle avec elle?

MENTSIKOFF. Non, sire, nous avons craint...

PIERRE. Ah!... quelle venue... je veux qu'elle vienne... elle devait être là. Mentsikoff sort. Messieurs, revenons à la réalité, parlons de ce qui est possible. Vous n'admettez pas que je puisse baisser les armes devant le sultan. Vous n'admettez pas qu'une armée turque puisse barrer le passage. (Silence général.) Mais puisque je vous dis que c'est impossible, et d'ailleurs, il me reste les recrutes et les secours de Cantemir, la Moldavie nous est dévouée.

GOLDBOWIN. Sire, Cantemir est un traître.

PIERRE. Lui!

GOLDBOWIN. Il a passé du côté des Turcs.

PIERRE. Le lâche! Ainsi, combien d'hommes avons-nous?

GOLDBOWIN. Trente mille, sire.

PIERRE. Et les Turcs?

GOLDBOWIN. Soit au nombre de cent cinquante mille, et je ne parle pas des quarante mille Tartares qui sont de haines contre nous.

PIERRE, à part. Nous sommes perdus! nous sommes perdus! (Haut.) Messieurs, me voilà du moins aussi mal que mon frère Charles l'était à Pultawa. Je vous dis encore, je vous répète que le coup ne vient pas des Turcs. Un vizir qui n'a jamais fait la guerre... m'entraîner comme un enfant!... Oh! mes travaux de tant d'années! ouvrages gigantesques, toujours interrompus par des guerres et qui vont périr peut-être avec moi aujourd'hui, sans avoir été achevés!... A quoi sert donc de donner sa vie, son sang, pour le bonheur d'une nation quand au hasard, une fatalité, une énigme peut tout détruire.

UN OFFICIER, entrant. Sire, une dépêche.

PIERRE. Donnez... (Il déchiffre la lettre.) D'où venez-vous?

L'OFFICIER. Sire, c'est le général Cémérétoff qui m'a chargé...

PIERRE, après avoir lu. Ah! je le savais bien, moi, qu'il y avait au fond de tout ceci une ruse infernale! Messieurs, écoutez: Savez-vous qui commande l'armée du grand vizir, celui qui nous tient sous son genou comme à Narva, comme à Smolentz... comme à... C'est Charles XII... c'est lui! encore lui!...

MENTSIKOFF. Pardonnez, sire, si j'ose vous prier de répéter...

PIERRE. Oh! c'est vrai... Oh! lui!... je le sentais. Je l'ai vaincu à Pultawa... je croyais pourtant bien l'avoir enterré... mais il a su profiter de l'hospitalité que les Turcs lui ont donnée... Insensé... je croyais qu'il dormait abattu et impuissant... Non... il roulevait encore des ennemis contre moi... Oh! mérite-t-il donc de l'emporter toujours, cet homme qui ne voit que conquêtes et batailles... Cet homme qui n'a jamais pensé, qui n'a jamais rêvé autre chose que ceci: enfoncer des épées dans le ventre des peuples, pour avancer... pour prendre... pour prendre toujours... tandis que moi... Et qui... Oh! la colère me suffoque... me tue...

MENTSIKOFF. De grâce, sire, calmez-vous.

PIERRE, au paroxysme de la rage. Je suis calme... Allez... attendez mes ordres... Allez... sortez tous... je suis calme... je suis calme... (Il veut plus parler, il fait un geste, tout sort, il tombe sans mouvement.)

SCÈNE IV.

PIERRE, CATHERINE.

CATHERINE, allant à lui. A part. Sombres accès de désespoir, pourriez-vous donc tirer cette grande nature... faiblesse de l'agneau à côté de la force

du lion ! c'est ce geant qu'un oiseau pourrait peut-être briser. Elle va à lui, lui pose la main sur le front ; il revient à lui. Pierre, écoute. (Pierre regarde inquiet autour de lui. Nous sommes seuls.)

PIERRE. Je l'attendais plus tôt.

CATHERINE. Me vois-tu ? je viens te sauver.

PIERRE. Non, Catherine, tu ne me sauveras pas.

CATHERINE. Tu désespères donc ?

PIERRE. C'est fini, vois-tu... j'ai fait ma route, Dieu ne veut pas que j'aille plus loin.

CATHERINE. Tu te trompes, Pierre, c'est une nouvelle épreuve qu'il t'envoie et dont il faut sortir vainqueur.

PIERRE. Vainqueur !... mot étrange que je ne comprends plus.

CATHERINE. Pierre, veux-tu m'entendre ?

PIERRE. Je t'écoute... tout ce que tu dis est bien.

CATHERINE. Pierre, il y a un moyen de l'emporter sur Charles XII.

PIERRE. Sur lui ?

CATHERINE. Oui...

PIERRE. Lequel ?

CATHERINE. Me promets-tu de faire ce que je te demanderai ?

PIERRE, tristement. L'autre âme, qui vit dans la mienne et qui rêve l'impossible... je l'écoute.

CATHERINE. Ce que je veux se fera... ce que je ferai te sauvera.

PIERRE. Parle.

CATHERINE. Il faut toi-même demander la paix au sultan.

PIERRE, se relevant. Jamais... ce serait se rendre... C'est une lâcheté...

CATHERINE. Jamais Catherine Erb-Magden n'aurait osé proposer une lâcheté à Pierre de Moscou... c'est la réalisation de tes rêves, le salut de ton armée et de ton pays.

PIERRE. Non, je ne consentirai pas...

CATHERINE. Tu as tort, Pierre.

PIERRE. Et puis, il n'est plus temps... Je te le répète : mon heure a sonné... je n'espère plus rien.

CATHERINE. Je ne croyais pas que la femme que tu avais honorée de ton nom... et de ta couronne serait forcée d'en venir aux supplications pour obtenir de toi la vie de tant de soldats, sa vie à elle, la tienne peut-être.

PIERRE. Ma vie, je n'en veux plus, qu'ils viennent la prendre. Qu'à la pointe du jour on brûle tous les bagages... qu'on donne l'attaque et qu'on se fasse tuer, je serai sur le premier rang.

CATHERINE. Mais je ne veux pas que tu meures, moi... Pierre, par grâce, par pitié... je suis à tes genoux... je t'implore pour toi, pour moi, pour tous.

PIERRE. Jamais je ne m'humilierai... Laisse-moi.

CATHERINE. Pierre, fais ce que je dis, il y a des heures où l'orgueil devient un crime.

PIERRE, furieux. Catherine !...

CATHERINE. Non, pas d'orgueil quand il s'agit de l'intérêt général. Tu n'es donc plus Pierre le Grand ?...

PIERRE. Non, je ne suis plus rien...

CATHERINE. Pierre, encore un mot...

PIERRE. Laisse-moi, te dis-je !... c'est fini... Je mourrai demain... Je n'écoute que Dieu qui me crie : Arrête... ta tâche est accomplie. Que personne ne vienne. (Il sort.)

SCÈNE V.

CATHERINE seule, puis MENTSIKOFF, GOLDOWIN, OFFICIERS.

CATHERINE tombe accablée, puis se relève. Je te sauverai malgré toi. (Elle va au fond.) Qu'on fasse entrer l'état-major de Sa Majesté. (A part.) Oui, oui, c'est le seul moyen. (L'état-major qui entre.) Messieurs, la position est désespérée : le czar vient de s'enfermer triste et silencieux ; nous n'avons rien à attendre de lui : une résolution suprême peut seule nous sauver. (A Mentzikoff.) Asseyez-vous, et écrivez. (Mentzikoff

assis, Catherine dicté.) « Très-puissant et très-honoré sultan, je vous demande de m'accorder la paix aux conditions que vous imposerez, pourvu toutefois qu'elles soient honorables. »

MENTSIKOFF. Mais il faudrait la signature de Sa Majesté, sans laquelle cette lettre n'a aucune valeur.

CATHERINE. Je le sais bien... nous allons voir... Moudin, inspirez-moi !... (Elle entre chez Pierre, à gauche.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins CATHERINE.

GOLDOWIN. Que va-t-il se passer ?

MENTSIKOFF. Attendons. De cet instant dépend peut-être le salut de tout un peuple.

GOLDOWIN. Le czar est bien abattu, sa dignité se révoltera à l'idée de faire le premier pas.

MENTSIKOFF. Catherine trouvera-t-elle le secret de le convaincre ? Attendons...

GOLDOWIN. Je crois que la voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE. Il a signé !... il a signé !... (A part.) Ah ! Charles XII, tu jouis tranquillement de ton triomphe à Bender ; tu n'as donc jamais pensé que Catherine était là !...

MENTSIKOFF. Qu'ordonnez-vous, madame ?

CATHERINE. Attendez-moi.

MENTSIKOFF. Mais Votre Majesté, seule, sans escorte... Où allez-vous ?

CATHERINE. Au camp du sultan !... (Elle sort.)

Onzième Tableau.

BENDER.

Une salle style turc. Chaises, fauteuils ; portes latérales. Au changement, Charles XII joue aux échecs avec Grothuzen. Les généraux Mora et Sparre sont occupés à consulter des cartes militaires ou à lire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES XII, GROTHUZEN, MAZEPPA, HORN, SPARRE.

GROTHUZEN, jouant. Prenez garde, sire, votre tour est pris et votre fou est en danger.

CHARLES. J'ai encore mon cavalier pour garder mon roi. (A un soldat.) Le comte Poniatowski n'est pas de retour du camp du sultan ?

PETERS. Non, sire.

CHARLES. Aussitôt qu'il descendra de cheval vous me préviendrez. (Le soldat sort.) Messieurs, nous allons bientôt sortir de l'inaction ; nous allons prendre notre revanche.

GROTHUZEN. Tout se prépare pour cela.

CHARLES. Lorsque, après la journée de Pultawa, nous gagnions en fugitifs la Turquie, Pierre, orgueilleux de son triomphe, ne se doutait guère que je lui préparais pour sitôt un nouveau champ de bataille.

GROTHUZEN. Le sultan est vraiment fier de l'hospitalité que Votre Majesté a bien voulu recevoir de lui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GORTZ.

GORTZ. Sire, le séraskier de Bender arrive à l'instant même du camp du sultan, accompagné de deux bachas.

CHARLES. Qu'ils entrent. Continuons, Grothuzen, continuons. Soyez heureux, messieurs ; nous allons recommencer la guerre. C'est le sultan qui vient mettre son armée à notre disposition.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE SÉRASKIER, DEUX BACHAS.

CHARLES. Soyez les bienvenus, vous qui venez m'apporter la confirmation de la nouvelle brève que j'attendais.

LE SÉRASKIER. Très-puissant entre les rois...

protecteur de la justice, ami de la gloire et de notre Sublime Porte, Charles XII, roi de Suède, nous avons l'honneur de te faire connaître les décisions suprêmes de notre sultan.

CHARLES. Au fait... au fait...

LE SÉRASKIER. Notre très-puissant maître a proposé de faire marcher de nouveau contre le czar ses troupes toujours victorieuses, mais un événement inattendu a renversé les projets du sultan.

CHARLES. Comment ?

LE SÉRASKIER. Le czar Pierre a fait des propositions de paix.

CHARLES. Il est trop tard.

LE SÉRASKIER. Le sultan, dans sa haute sagesse, en a jugé autrement.

CHARLES. Qu'oses-tu dire ?

LE SÉRASKIER. Notre sublime maître a accordé cette paix, que Pierre implorait avec repentir.

CHARLES, éclatant. Et comment le sultan a-t-il osé traiter sans mon assentiment ?... C'est plus qu'une trahison... c'est une folie. La Providence m'avait conduit ici pour le salut de la nation turque... Je voulais m'acquitter de l'hospitalité d'Ahmet en refoulant Pierre dans les déserts de son empire. Le sultan devra compte de sa félonie à la postérité.

LE SÉRASKIER. Sire, je ne saurais discuter les actes de mon maître.

CHARLES, le congédiant du geste. C'est bien. (Le séraskier hésite à sortir.) Que faites-vous ?...

LE SÉRASKIER. Sire, ma mission n'est pas terminée. Le sultan a donné des ordres salutaires et inviolables pour ton retour dans tes États. (Montement.)

CHARLES. Des ordres relatifs à ma liberté !... Où le sultan puise-t-il son audace ? Je suis son hôte et non son prisonnier.

LE SÉRASKIER. Une escorte assurera sur la route les honneurs à toi et aux officiers de ta suite.

CHARLES. Jamais !...

LE SÉRASKIER. Si ta Majesté refuse de partir, je dois faire appel à la force...

CHARLES. Obéis à ton maître, si tu l'oses... Sortez. (Il désigne la porte. Le séraskier et les deux bachas s'éloignent interdits.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins LE SÉRASKIER ET LES DEUX BACHAS.

CHARLES. La paix avec Pierre...

GORTZ. Ah ! c'est un coup de Jarnac porté par une main hardie et rusée.

CHARLES. Ne dicter des ordres !... à moi !... qui en ai toujours donné. Le Poniatowski ?... Poniatowski ?...

GORTZ. Sire, il aura été dupe des promesses du sultan. (Poniatowski paraît.)

CHARLES. Mais qui donc a fait croquer tout d'un coup notre échafaudage ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, PONIATOWSKI.

PONIATOWSKI. Une femme ! sire.

CHARLES. Une femme !... Catherine ?

PONIATOWSKI. A la nouvelle que vous alliez prendre le commandement des troupes musulmanes, le découragement s'est emparé de Pierre. Le désespoir était dans son armée ; Catherine, qui ne le quitta jamais depuis Pultawa, a seule résisté au malheur.

CHARLES, exaspéré. Ah !...

PONIATOWSKI. Emportant ses bijoux et tout l'or qu'elle a pu réunir, elle a su pénétrer dans le camp des Turcs. Ce que la loyauté politique avait pu faire, la cupidité l'a détruit. Catherine a vu le sultan, mais l'or et les pierres ont plus fait que les prières. Elle a acheté la trahison du vizir et des bachas.

CHARLES. Les misérables !... Et la paix est signée ?

PONIATOWSKI. Oui, sire ; et au moment où je vous parle, l'armée de Pierre reprend la route de Moscou avec des vivres et la sécurité d'un traité.

CHARLES. Et c'est encore Catherine!... (A part.)
Oh! c'est un ma... mais génie que Dieu a placé sur
ma route.

PONIATOWSKI. Le sultan a promis à Pierre que
vous quitteriez ses États. Que décidez-vous, sire?

CHARLES. Je reste.

PONIATOWSKI ET TOUS. Comment?... (Étonne-
ment général.)

CHARLES. Je reste, ne fût-ce que pour faire res-
pecter l'inviolabilité royale. Et d'ailleurs, qui me
répond que cette escorte n'est pas un piège pour
me livrer au czar?

PONIATOWSKI. Il n'oserait pas...

CHARLES. La trahison est une pente rapide sur
laquelle on ne s'arrête plus... Je reste... allons,
messieurs, préparons-nous à la bataille.

GROTHUZEN. Mais, Majesté, ce sera exposer vai-
nement votre vie.

CORTZ. Sire, il faut vous résigner, il faut partir.

CHARLES. Vous me conseillez la honte.

PONIATOWSKI. Sire, nous sommes prêts à mourir
pour vous, mais attendez au moins une occasion
plus propice et plus nécessaire.

CORTZ. Sire, abandonnez ce dessein, nous vous
implorons au nom de nos blessures et du sang
que nous avons versé à votre service.

TOUS. Sire...

CHARLES. Je sais par vos blessures et les
mieux que nous avons vaillamment combattu
ensemble. Vous avez fait votre devoir, faites-le
encore aujourd'hui. A Pultawa, je n'ai pas fui,
vous m'avez arraché du champ de bataille... j'étais
mourant... je ne pouvais vous résister... aujour-
d'hui, je les attends.

PONIATOWSKI. Sire, une dernière fois, écoutez-
nous? Le camp musulman est en rumeur, et ce
n'est pas trop aux yeux du sultan d'une armée
entière pour vous contraindre.

CHARLES. Il m'envoie une armée!...

GROTHUZEN. Oui, mais pour nous combattre.

CHARLES. A la bonne heure, c'est la guerre.

PONIATOWSKI. Sire, ils se disposent à faire le
siège de vos habitations. (Des soldats entrent.)

CHARLES. Un siège, bravo! cela nous referra de
notre inaction. D'ailleurs il y aura quelque gloire
pour une poignée d'hommes à soutenir le siège
d'une armée.

PONIATOWSKI. La lutte sera inutile.

CHARLES. Non, Poniatowski, cette lutte rappellera
à l'Europe l'existence de Charles XII. Préparons
les moyens de défense: allons, tous à l'œuvre,
barricadez les fenêtres extérieures, des soutes der-
rière les portes, faites percer des meurtrières.
Cette salle sera le quartier général; en cas d'ac-
cident, c'est ici que nous nous retrancherons.

GROTHUZEN. Mais moi, sire, vous m'oubliez.
Quelle sera ma mission?

CHARLES. Vous, Grothuzen? Eh bien! vous
allez continuer avec moi la partie d'échecs com-
mencée. (Pendant cette scène on travaille aux re-
tranchements. Les généraux chargent des fusils,
on perce des meurtrières. Poniatowski est sorti sa-
bré à la main, on entend des décharges au dehors.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins PONIATOWSKI.

GROTHUZEN. Sire, vous exposez toujours votre
vie... prenez garde.

CORTZ, entrant. Sire, les janissaires attaquent
les écuries. (Il sort.)

UN OFFICIER, accourant. Majesté, on ne peut
résister au nombre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER. Poniatowski a sauté à cheval, il
sauve les indéles. Le combat se rétablit.

CHARLES. Allons, Grothuzen, à vous à jouer. (Il
pose son épée à côté de l'échiquier et se rassied.)

GROTHUZEN. Echec au roi!

CORTZ AU DEVOUS. Allah!... Allah!... Tête de
fer!...

CORTZ, entrant. Sire, les Turcs sont maîtres de

nos premières maisons, et la mort a réduit nos
soldats à une trentaine de braves.

CHARLES. Alors, à la réserve à donner.

GROTHUZEN. Sire, nous cessons la partie.

CHARLES. Non, monsieur, encore un coup. (Il
joue debout.)

GROTHUZEN, ripostant. Sire, échec et mat: vous
avez perdu la bataille.

CHARLES. Nous allons bien voir.

PONIATOWSKI. Ils se sont emparés de toutes nos
maisons, ils lancent des fleches à mèches enflam-
mées sur les toits.

GROTHUZEN. Ah! diable!... ils prétendent donc
nous retirer.

DES SOLDATS, entrant. Des flammes!...

CHARLES. Qu'importe les flammes, défendez-
vous!

UN SOLDAT, entrant. Il faut se rendre!...

CHARLES. Voilà un étrange homme, qui s'ima-
gine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que
d'être prisonnier.

TOUS. En avant!...

CHARLES. Oui, la mort est là-bas, mais glo-
rieuse. C'est une belle fin pour des gens tels que
nous. Jurez tous que si un seul de vous survit...
il me tuera... je l'ordonne: je ne veux pas être
promené vivant dans Moscou. Et maintenant,
Suede et Dieu!... (Il s'élançe.)

TOUS. Suede et Dieu!...

Douzième tableau.

Le mur du fond s'est presque complètement écroulé,
et on aperçoit au fond des maisons dans lesquelles
sont logés les Turcs. Charles et ses quelques
hommes s'élançant sur les retranchements. On
entend plusieurs voix qui crient:

Rendez-vous!

Charles s'arrête un instant, puis s'élançe de nou-
veau sur les Turcs. Le rideau tombe au plus fort
du combat.

ACTE CINQUIÈME.

Troisième tableau.

LES PORTES DE LA VILLE.

Porte de la ville au fond. Parapet sur lequel se pro-
mène une sentinelle. Soldats, habitants de la ville,
paysans des deux sexes avec leurs effets. On voit
qu'ils ont déserté la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN PASTEUR, UNE FEMME DE LA VILLE,
UNE PAYSANNE, UN BOURGEOIS, UN SOL-
DAT. (Le Pasteur entre et console les habitants.)

LE BOURGEOIS du premier acte. La position n'est
plus tenable, le commerce est arrêté.

UNE FEMME. Nous manquons de pain.

LE LABOUREUR. En perdant notre roi, nous avons
tout perdu.

LE BOURGEOIS. Je vous répète que la position
n'est pas tenable.

UNE PAYSANNE. Que diriez-vous si vous étiez
des paysans comme nous?

LE BOURGEOIS. C'est à l'ambition de Charles XII
que nous devons tous ce mal.

LE LABOUREUR. Monsieur le marchand, respec-
tez le malheur du roi. Ah! si nous l'avions en-
core...

UNE FEMME. Il a quitté la Turquie... puis, plus
de nouvelles.

LE BOURGEOIS. Il faut cependant savoir ce qu'on
va devenir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL DURKEN. Il est triste
et traverse la scène sans parler, en jetant un
regard affligé sur le peuple.

SCÈNE. Enfants, on s'occupe de vous, le pain
ne manquera pas, car les grains arrivent.

UNE FEMME. Mais ceux qui n'ont pas mangé
depuis deux jours seront morts d'ici là. (Christine
de Christophe et de Daring.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHRISTOPHE et DURING, suivis de
paysans portant du blé et du pain.

CHRISTOPHE. Vous vous trompez, ma brave
femme, car nous vous apportons des provisions à
partager. (On fait le partage.)

UNE FEMME, demandant. A moi, j'ai quatre en-
fants (Pendant la scène qui se passe on voit
une jeune femme, mise avec plus d'élégance que
les autres femmes, distribuer çà et là des secours.
Elle est accompagnée d'une autre femme qui porte
deux paniers remplis de différentes provisions,
c'est Christine. Ceci doit être visible au public.)

DURKEN. Courage!

LE BOURGEOIS. Tout ça, c'est de jolies paroles;
mais il faut sortir de cette ignorance des événe-
ments.

DURING. Monsieur, vous donnez un mauvais
exemple.

LE BOURGEOIS. Tout le monde se plaint et moi
aussi.

DURING. Le découragement est permis à ces
pauvres gens. Aujourd'hui, on ne laboure plus,
la moisson est perdue, c'est la roue des canons
ennemis qui fauche les blés... Mais, vous, mon-
sieur, qui avez le bien-être, vous qui jetez l'a-
larme, vous n'avez ni patriotisme ni résignation,
vous agissez mal...

LE BOURGEOIS, tournant le dos, veltant ses
lunettes. Mais je ne me trompe pas: c'est maître
Christophe!

CHRISTOPHE, se retournant. Tiens, mon ancien
voisin de Stockholm! Comment êtes-vous ici à
Carlskrona?

LE BOURGEOIS. Je me suis retiré des affaires
dans ce pays, où j'avais des propriétés.

LA PAYSANNE. Il est riche, et il se plaint.

LE BOURGEOIS. Mais vous, Christophe, je vous
croyais mort?

CHRISTOPHE, montrant Daring. J'ai la vie
dure... Nous nous sommes échappés des mains de
ces maudits No-covites.

LE BOURGEOIS. C'est triste.

CHRISTOPHE. Vous êtes donc découragé?

LE BOURGEOIS. Il y a de quoi! Et vous?

CHRISTOPHE. Moi pas.

LE BOURGEOIS. Nous avons donc changé de
rôles. Autrefois vous étiez toujours mécontent.

CHRISTOPHE. Je crois au bon Dieu, il doit pro-
téger un peuple qui fait son devoir. Aujourd'hui,
j'ai confiance.

LE BOURGEOIS. Mais nous n'avons plus de roi,
on dit que Charles XII est mort!

CHRISTOPHE. Est-ce que c'est possible?

LE BOURGEOIS. L'ennemi envahit toutes nos
frontières, et nous n'avons plus d'armée.

CHRISTOPHE. Eh bien! et le peuple, les cam-
pagnes?...

LE BOURGEOIS. Le peuple!...

CHRISTOPHE. Oui, le peuple!... Qu'est-ce qui a
conquis le Danemark, l'Ingrie, la Livonie, la Po-
logne? Est-ce vous qui êtes resté dans votre bou-
tique à vous enrichir? Et c'est vous qui croyez
tout perdu quand les pauvres gens espèrent en-
core, et ne demandent aux villes que des armes
et des généraux...

LE LABOUREUR. C'est pour ça que nous sommes
venus.

LE BOURGEOIS. Je respecte toutes les opinions.
(A ce moment, Christine, qui allait de groupe en
groupe, se trouve en face de Daring, qui la recon-
naît.)

DURING. Ah!...

CHRISTOPHE. Qu'avez-vous donc, mon colonel,
vous pâlissez!...

DURING. Elle!... elle ici!...

CHRISTOPHE. Vous chanceliez?

DURING. C'est bien elle.

CHRISTOPHE. Qui elle?... Ah! je me souviens...

DURING. Et je voulais mourir?... mourir!...

sans l'avoir revue! Ah! le bonheur peut tuer. (Il tombe accablé.)

CHRISTOPHE. Voyons, mon colonel... Eh bien! mais... on se revoit... on se retrouve... et ça n'est pas une raison... vous... un soldat.

DURING. Ah! Christophe... devant mes souvenirs, devant elle je ne suis plus qu'un enfant... tiens... j'ai honte... cache-moi... Je sens que je pleure...

CHRISTOPHE, essuyant une larme. Ah! par exemple, voilà ce que je ne comprends pas... Soyez fort... comme moi.

CHRISTINE s'avance vers During. During, votre main.

DURING. Ah! Christine!

CHRISTINE. Je n'ai pas oublié mon ami d'enfance... les années passent... le cœur reste le même.

DURING. C'est au sein de la charité que je vous retrouve. Ah! je suis bien payé de mes souffrances.

CHRISTINE, à Christophe. Merci de nous l'avoir ramené.

CHRISTOPHE. Ah dame! ça n'a pas été facile, de la Sibirie ici... il y a une rude étape.

DURING. Ah! madame, que de vides faits par le canon!... quelle solitude au retour!

CHRISTOPHE. Nous nous devions à notre roi.

DURING, voyant Christine pleurer. Vous le pleurez, madame?

CHRISTINE. Ne doit-on pas une larme à de si grandes infortunes?

DURING. Ah! mes rêves... mes vœux.

CHRISTINE. During, à la vue de telles souffrances, nous devons tous deux consacrer notre vie, moi, au soulagement de ces misères; vous, à la défense du pays... Et si un jour, quand nous aurons rempli chacun notre tâche de dévouement, il plaît à Dieu de nous rapprocher, nous serons liés l'un de l'autre.

DURING. Je serai digne de vous, madame.

UN SOLDAT. Il est l'heure de fermer les portes de la ville, habitants, rentrez...

LE NOUVEAU. Je suis sans rancune, père Christophe... je vous offre un lit chez moi.

CHRISTOPHE. Merci, nous veillerons pour vous: bonsoir.

DURING. Allons, mon cœur, tais-toi!... sagesse et honneur, soyez mes seuls guides... soldat, reprends tes forces... la patrie a besoin de toi. (Sortie générale.)

CHRISTOPHE, à Christine. Madame, les bonnes actions portent leur récompense en elles-mêmes, mais malgré ça, je vous admire! J'ai connu le général Rosen, votre père, j'ai servi sous lui: jadis... et c'était!... et... vous êtes bien sa fille; c'est moi qui vous le dis.

LE NOUVEAU. Eh bien, vous ne resterez pas, père Christophe?

CHRISTOPHE. Tout à l'heure, il y a là à côté des malheureux qui souffrent et qui attendent. Tout le monde sort, les uns entrent dans la ville à droite, les autres à gauche dans la campagne. Quand tout le monde est sorti, on voit un homme descendre du fond à gauche, il paraît accablé de fatigue. C'est Charles XII. Christine, qui est restée la dernière, l'aperçoit au moment où elle va disparaître à droite.)

CHRISTINE, le reconnaissant. Est-ce un rêve?

CHARLES, arrivé en scène, regarde autour de lui, se met à pleurer et tombe assis en disant: Mon pays!... mon pays!... (Christine l'observe. Charles se lève et se dirige vers les portes de la ville.)

LA SENTINELLE. Qui vive?...

CHARLES. Charles XII!

LA SENTINELLE. Attirez, vous n'êtes pas le roi de Suède... Charles XII est mort. (Charles recule hébété et va retomber à droite. Christine s'est avancée au nom de Charles XII.)

CHRISTINE. C'est bien lui!... lui!... Mon Dieu, vous me réservez donc cette joie!...

CHARLES, accablé. Tout le monde m'a oublié! (Christine est revenue s'agenouiller lentement à côté du roi. Ce dernier la regarde d'abord étonné, puis la reconnaît peu à peu.) Ah! vous m'avez donc reconnu, vous?

CHRISTINE. J'ai prié pour vous, sire, j'ai attendu!...

CHARLES. Merci! merci... mais laissez-moi bien me souvenir, il me semble que j'ai tant vieilli... Oui, vous êtes la fille du général Rosen; mais je vous ai quittée riche... autrefois... et je vous retrouve pauvre aujourd'hui?... Tout a donc bien changé?

CHRISTINE. Votre peuple souffrait et pleurait votre absence; je lui ai donné tout ce que j'avais, et j'ai souffert et pleuré avec lui!...

CHARLES, la prenant dans ses bras. Ah! vraie fille de la Suède!... (Il pleure.) Ainsi, mon peuple a gémi... mon peuple a eu faim!... Ah! soyez bénie, vous que Dieu avait réservée pour adoucir les misères de ma patrie.

CHRISTINE. Sire...

CHARLES. Ils me croient tous mort, n'est-ce pas?... oui, la sentinelle me l'a dit tout à l'heure.

CHRISTINE. En vous revoyant, sire, ils renouveau à l'espérance. Quand vous leur direz: Je suis Charles XII, ils vous croiront... ils vous aiment toujours!... ils vous pleurent!... Ils vous attendent!...

CHARLES. Ah! oui, je veux!... je ne puis résister... (Il chancelle.) Ah! mon Dieu! la force m'a bon homme... Ah!... si j'allais tomber là au moment de les revoir... ah! ah!... (Il tombe sans mouvement.)

CHRISTINE. Ah! Dieu! sauvez le roi!... sauvez le roi!...

CHRISTOPHE, qui a paru à droite. Le roi?... Qu'est-ce qui a dit: le roi?...

CHRISTINE. C'est lui!... c'est lui!... regardez, étendu sans mouvement, mort, peut-être!

CHRISTOPHE, s'approchant. Qu'est-ce que vous dites donc là?... oui... oui, c'est lui... je le reconnais bien, moi. Vive le roi!... il est changé, mais c'est toujours lui... Oh! je l'ai connu assez jeune! Je l'ai suivi partout... c'est mon roi!...

CHRISTINE. Sauvez-le!... sauvez-le!...

CHRISTOPHE. Sauvez-le... comment?... Je ne sais pas... il faut d'abord... quoi?... qu'est-ce qu'il faut faire... je ne sais plus, moi... j'ai perdu la tête... Oh! Fritz!

LA SENTINELLE. Quoi?...

CHRISTOPHE. Eh bien, tu n'entends donc pas?... C'est le roi... Qu'est-ce que tu fais là?... donne le signal, qu'on fasse venir le général Durker... le gouverneur... tout le monde... C'est le roi!... c'est le roi!...

LA SENTINELLE. Il n'est donc pas mort?... (Il donne le signal par un coup de feu.)

CHRISTOPHE. Mort?... comme si c'était possible! Il est trop brave pour ça... (Il court au roi et le fait revenir à lui, aidé de Christine. Pendant ce temps, la gauche du théâtre, c'est-à-dire l'intérieur de la ville, s'est éclairée. Rumeur générale. Foule. During. Le général Durker, gouverneur de la ville. Charles revient à lui.)

TOUTS. Le roi!... le roi!...

CHARLES. Je les revois tous!... je les revois enfin!... (Les uns s'agenouillent, les autres embrassent ses vêtements déchirés.)

CHRISTINE, à part, s'agenouillant. Mon Dieu, je vous remercie!...

CHRISTOPHE. Oh! sire... vous voilà... oh! tenez... Excusez, on n'est pas maître de ces choses-là.

TOUTS. Vive le roi!... (Christophe saisit Charles dans ses bras, le soulève, et il se trouve, pour ainsi dire, porté dans les bras des Suédois. Il entre dans la ville aux cris répétés de vive Charles XII! Le théâtre se trouve rempli de peuple, d'officiers et des autorités de la ville.)

Quatorzième Tableau.

LE RÉVEIL DU PEUPLE.

Une salle du palais de Carlsson, précédant la chambre du roi qui se trouve à droite. Portes au fond; grands rideaux, fauteuil, table. Le trône se trouve au fond, caché par les rideaux. Au lever du rideau, Christophe est en faction à la porte de la chambre du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTOPHE, en faction.

Est-il possible de penser que pendant dix-huit années, j'ai fait résonner la crosse de mon fusil dans tant de capitales, pour finir par être un soldat d'antichambre! Tous ces courtisans qui passent et repassent ne font entendre que ces mots: La paix à tout pris. Et cependant les campagnes que j'ai traversées répondent à leurs vœux par le cri de guerre; mais heureusement le roi est de retour ici. Il décidera la question. Ah! le nouveau ministre! (Bruit de voix au dehors.)

SCÈNE II.

CHRISTOPHE en faction, GORTZ et L'AMBASSADEUR.

L'AMBASSADEUR. Entendez-vous ces cris, monsieur Gortz? Eh bien, en traversant la Suède, j'ai remarqué le même enthousiasme. On fête partout la nouvelle du retour de Charles XII.

GORTZ. Et cependant, malgré le brillant accueil fait à Sa Majesté, lors qu'elle se fit connaître à son peuple, le roi a ressenti le contre-coup de la détresse nationale. Il était ému mais sombre. Depuis, il s'est enfermé dans ce palais, se débattant à la joie de ces populations accourues de toutes les parties du royaume pour acclamer son retour. Ce roi si belliqueux semble endormi.

L'AMBASSADEUR. C'est le repos du lion. Mais je viens en Suède pour une mission qui ranimera son génie.

GORTZ. Comment?...

L'AMBASSADEUR. Pour dérouter un pays, les nations se réunissent à l'envi, mais au moment du partage, tout accord cesse, chacun veut trop, et alors le pays opprimé est sauvé.

GORTZ. Où voulez-vous en venir?

L'AMBASSADEUR. J'ai vu le czar Pierre à son retour de Paris. Il est irrité contre les rois de Danemark et de Pologne, pour des questions de territoire, et il serait disposé à se rapprocher de Charles XII.

GORTZ. Le sujet est délicat à entamer avec Sa Majesté; mais comme elle a compris les nécessités de la situation, nous lui ferons écouter ces propositions. La sagesse lui est venue avec le malheur. Le roi sent que la paix est nécessaire à la Suède. Il s'y résigne comme nous.

CHRISTOPHE, qui entend les derniers mots. Oui... la paix, toujours la paix. Oh! les diplomates!!!

SCÈNE III.

LES MÉNÉS, DURING.

GORTZ. Ah! voici le colonel During, le fidèle compagnon du roi... il a rejoint Sa Majesté il y a quelques jours... Le roi est-il visible?

DURING, saluant. Je le quitte. On ne peut lui arracher une parole.

GORTZ. Que fait-il?

DURING. Il rêve les yeux fixés sur une carte du monde.

GORTZ. Est-il toujours souffrant?

DURING. Ce que les fatigues, les guerres n'ont pu faire, l'inaction l'a produit. Sa Majesté a la pire des maladies, l'ennui. Aussi, que voulez-vous, lui qui conduisait à Altranstadt les diplomates de l'Europe qui lui offraient de régenter le monde, il en est réduit aujourd'hui à recevoir des protestations officielles qui se terminent toujours par ces mots: la paix. Il succombe sous l'humiliation de son peuple.

SCÈNE IV.

LES MÉNÉS, CHARLES XII, pâle et sans épee.

GORTZ. Ah! voici Sa Majesté!

CHRISTOPHE. Mon pauvre roi! comme il est pâle!

CHARLES. Vous ici, monsieur l'ambassadeur?

L'AMBASSADEUR. Sire, la France reste fidèle à ses amitiés.

CHARLES. Monsieur de Choisy, depuis que nous nous sommes vus, il s'est passé des événements bien tristes.

L'AMBASSADEUR. Dont on peut effacer le souvenir, Majesté, par des jours heureux...

CHARLES. Puissez-vous dire vrai, monsieur. J'ai voulu mériter le titre d'invincible, l'Europe me le donna, une bataille me le fit perdre. Je veux avoir ma gloire sur des bases plus solides : le bonheur de mon peuple et le repos de la Suède.

GORTZ. La paix seule, sire, vous permettra de réaliser ces généreux desseins.

CHARLES. Oui, la paix... il le faut... Je dois m'y résigner.

GORTZ. Sire, les événements vont au-devant de vos vœux : monseigneur l'ambassadeur a à vous communiquer des nouvelles qui tendent vers ce but.

DURING. Sire, je me retire...

CHARLES. Restez, During ! vous fîtes trop longtemps le compagnon de mes infortunes pour que je vous laisse éloigner lorsqu'il s'agit des intérêts de la couronne. Parlez, monsieur de Choisy.

L'AMBASSADEUR. Sire, c'est une alliance que je viens vous proposer. J'ai vu le czar...

CHARLES. Vous battez donc entre deux camps ?

L'AMBASSADEUR. Non, Majesté, mais je travaille à ce que les deux camps n'en fassent qu'un.

CHARLES. Que voulez-vous dire ?

L'AMBASSADEUR. Un rapprochement avec le czar.

CHARLES. Avec lui ! Jamais !

L'AMBASSADEUR. S'il vous l'offrait ?

CHARLES. Il n'y peut songer.

L'AMBASSADEUR. Cependant, je viens, sire, vous le proposer en son nom.

CHARLES. Jamais d'alliance avec Pierre, les ombres de mes malheureux soldats se dresseraient entre lui et moi au moment où nous signerions un tel acte.

DURING. Bien dit, sire.

CHARLES. Monsieur de Choisy, je vous remercie de vos démarches conciliatrices, mais il est inutile d'insister davantage. Je refuse ! L'ambassadeur s'incline et sort avec Gortz et During.)

SCÈNE V.

CHARLES, assis ; CHRISTOPHE, en faction.

CHARLES. Oh ! couronne... fardeau pesant !... c'est fini, mon épée ne doit plus sortir du fourreau, et cependant la guerre c'est ma vie... Le repos me tuera... Il faut me résigner, la paix est mon devoir, ce sera mon expiation.

CHRISTOPHE. Oh ! je comprends, on enchaîne ses volontés. (Il se promène vivement.)

CHARLES, qui se retourne au bruit que fait Christophe. Un vieux soldat !... à lui aussi... l'inaction est un fardeau !... Que ce palais est triste !... Ah ! (Il se lève et se promène.) Ah ! je souffre... (S'arrêtant devant Christophe. Tu es un ancien de nos guerres ?)

CHRISTOPHE. Oui, sire, j'ai fait toutes vos campagnes, depuis Copenhague jusqu'à Pult... (Il s'arrête.)

CHARLES. Tu en es revenu, toi ?

CHRISTOPHE. Oui, sire, mais en prenant par le plus long, en passant par la Sibérie.

CHARLES. La Sibérie ! tes compagnons m'accusaient sans doute dans leur esclavage.

CHRISTOPHE. Non. Vous leur aviez fait partager votre gloire, ils ont partagé vos malheurs, voilà tout.

CHARLES. Pauvres gens !

CHRISTOPHE. Ils n'oublient leurs souffrances qu'en parlant de vous. « Si tu vois le roi, me disaient-ils, dis-lui bien que nous pleurons de ne pouvoir le suivre encore. » J'ai couru bien des dangers pour revoir le pays et faire leur commission, et plus heureux qu'eux, je puis vous dire : Sire, je suis bien venu, mais les dernières gouttes de mon sang sont à votre service.

CHARLES, serrant la main de Christophe. Oh ! mon brave, puisez tout mon peuple penser ainsi !

CHRISTOPHE. Sire, tout le monde pense comme moi... j'ai traversé les campagnes pour revenir ici... et...

CHARLES. Et tu as entendu leurs plaintes, le récit de leurs souffrances ?

CHRISTOPHE. On les oublie pour ne songer qu'à l'honneur du pays.

Cris au dehors. Le roi ! le roi !

CHRISTOPHE. Tenez, sire, écoutez encore !... (Nouveaux cris.)

CHARLES. C'est la voix de la misère, sans doute... Ils demandent du pain...

CHRISTOPHE. Non sire, ils demandent des armes.

SCÈNE VI.

CHARLES, CHRISTOPHE, DURING, GORTZ, L'AMBASSADEUR.

DURING. Sire, des bandes de paysans arrivent en foule par tous les faubourgs, et réclament Charles XII à grands cris. Ces braves gens arrivent sans désordre, menés par l'enthousiasme national.

CHARLES. Mais c'est une armée qui s'improvise !

DURING. Sire, vous ne sauriez vous violenter contre les événements.

CHARLES. Non, je ne dois pas...

L'AMBASSADEUR. Sire, une armée peut être battue, un peuple soulevé pour l'indépendance de ses frontières est une puissance indestructible. (Nouveaux cris.)

GORTZ. Écoutez cette voix : c'est celle-là qui doit vous inspirer.

DURING. Ce n'est pas la voix d'un courtisan.

CHARLES. Serait-ce la voix de Dieu ?

DURING. Sire, montrez-vous au peuple.

CHARLES. Mon peuple me réclame, je sais qu'il me voit de plus près. Que toutes les portes s'ouvrent pour lui ! Gardes ! écarter vos halibardes. (Les rideaux se sont ouverts. Le roi monte sur son trône. Foule de laboureurs, de paysans, peuple de toutes conditions.)

CHARLES. Peuple de Suède, que veux-tu de moi ?

UN LABOUREUR. Le respect du sol. Pardon, roi, si nous osons devancer tes décisions, mais nos intérêts sont les tiens.

CHARLES. Parlez sans crainte.

LE LABOUREUR. Je parle au nom de tous.

CHARLES. Quel est votre vœu ?

LE LABOUREUR. Faire respecter vos frontières et repousser l'étranger.

CHARLES. Si vous aviez la paix...

LE LABOUREUR. La paix n'est pas possible sans honte : l'instinct national la repousse.

CHARLES, à lui-même. Oh Dieu ! est-ce encore une tentation ? (Se soulevant.) Oh ! le père de Lutzel... La guerre n'est plus possible !

LE LABOUREUR. Donne-nous des drapeaux, et tu verras où nous saurons les conduire.

CHARLES. Mais c'est jeter de nouveau le gant à l'Europe.

LE LABOUREUR. On nous opprime. Un seul sentiment nous guide : l'amour de la patrie !

Tous. L'amour de la patrie !

CHARLES, à lui-même. L'amour de la patrie ! Vous voulez la guerre ?

Tous. Oui, la guerre !... condais-nous ?

CHARLES, avec anxiété. J'obéis au sentiment national.

Tous. Vive le roi Charles XII, notre sauveur !

CHARLES, religieusement. C'est la Suède qui me rend mon épée ! (On apporte des drapeaux. Emblèmes de l'honneur, soyez les guides de ces braves gens qui vont à la gloire ou au martyre. Mon Dieu, bénissez ces oriflammes de la Suède ! Si nous sommes vainqueurs, au retour nous vendrons les déposer sur vos autels en reconnaissance de la victoire. Si nous sommes vaincus, ô peuple, rendez-les en un pour servir de linceul à ton roi ! Préparez vos coeurs et vos armes !

Tous. Aux armes !

Quinzième Tableau.

MORT DE CHARLES XII.

Une tranchée devant Frédérickshall en Norvège. Officiers et soldats suédois endormis ; paysans qui veillent ; laboureurs, etc., etc. Le roi couché sur un manteau à droite avec l'ambassadeur de France. Au fond, des soldats occupés à des ouvrages de tranchée. C'est la première heure du jour au crépuscule.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTOPHE, PAYSANS, UNE SENTINELLE, puis DURING, CHARLES, GORTZ.

LA SENTINELLE, parlant à gauche. Qui vite ?

DURING, dans la coulisse. Suède et Dieu ! (Entrant.) Je voudrais parler au roi !

CHRISTOPHE. Sa Majesté vient de s'assoupir... regardez. (Il montre le roi couché sur son manteau.)

DURING, bas. Mais je vois deux hommes sous le manteau.

CHRISTOPHE. Le roi a offert l'hospitalité à monseigneur l'ambassadeur de France.

DURING. Corps de fer !... quand le soldat, transi de froid, remue avec peine la terre endurcie sous la glace, il peut dormir.

LE LABOUREUR, à Christophe. Aussi, l'on ne se plaint pas... on va toujours.

CHRISTOPHE, à During. Je crois que vous n'attendrez pas longtemps. Voici le roi qui s'éveille. (Charles s'éveille et se lève.)

DURING. Quelques instants de sommeil ont suffi pour réparer ses forces. (Allant au roi.) Sire !...

CHARLES, montrant l'ambassadeur. Par ce bas. (Il va courir l'ambassadeur de son manteau, il revient à During.) Il a besoin de repos. Qu'avez-vous à m'annoncer ?

DURING. Sire, une troupe d'observation a aperçu aux premières lueurs du jour un vaisseau se dirigeant vers ces côtes.

CHARLES. Quel pavillon ?

DURING. On n'a pu le distinguer : comme ce vaisseau ne peut venir de Danemark, on pense qu'il arrive peut-être de Revel ou de Cronstadt.

CHARLES. Serait-ce une reconnaissance moscovite ?... veillez... veillez !... (During sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins DURING.

CHARLES. Il y a dix-huit ans, c'était ma première campagne, je marchais au secours du duc de Holstein, mon beau-frère... c'était contre les Danois... Aujourd'hui, je suis en Norvège... je travaille à délivrer la ville de Frédérickshall de ses envahisseurs... et c'est encore contre les Danois... Étrange rapprochement. (Il se lève au instant, puis s'adresse à Gortz.) Avez-vous fait exécuter mes ordres ?

GORTZ. Oui, sire, le côté nord de la forteresse est miné. La sape a tracé une route certaine qui donne dans un jardin de la ville.

CHARLES. Rien pendant qu'une attaque vigoureuse attirera l'ennemi aux murailles, des troupes choisies pénétreront dans la ville ; pris ainsi entre deux feux, les Danois ne pourront résister plus longtemps... Ah ! où est mon ingénieur ?... où est monsieur Meyer ?

GORTZ. De ce côté, sire. (Charles et Gortz sortent à droite.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins CHARLES et GORTZ.

LE LABOUREUR. Ah ! c'est égal, nous n'avons guère... le siège traîne en longueur.

CHRISTOPHE. Il faut le temps à tout ; d'ailleurs, qu'avez-vous à vous plaindre ? Ça ne va pas trop mal, il me semble, pour des soldats d'hier... Vous avez reçu bravement votre premier feu... vous nous valez presque...

LE LABOUREUR. Sa Majesté n'a pas l'air pressée d'en finir... ça marchait plus vite que ça il y a dix-huit ans... Quel changement !... Le roi n'est donc plus le même... qu'en dites-vous, père Christophe ?... vous l'avez connu avant nous.

CHRISTOPHE. Moi?... je ne sais pas... je ne comprends plus.

SCÈNE IV.

LES MÉNES, puis DURING, tenant de gauche. L'ambassadeur se réveille et se lève. DURING est tout ému et semble chercher quelqu'un.

L'AMBASSADEUR. Qu'avez-vous, baron?

DURING. Une grande nouvelle, monsieur l'ambassadeur : un vaisseau qu'on nous avait signalé, et qui nous avait inquiétés un moment, arrive de Pétersbourg. Il ramène de Sibérie les prisonniers suédois à la tête desquels se trouvent Renschold et Leshaupt...

L'AMBASSADEUR. Enfin!

DURING. Comment?

L'AMBASSADEUR. Oui, je le savais. Le czar Pierre, voulant à tout prix s'allier au roi Charles, a cru pouvoir effacer les souvenirs de Pultawa en renvoyant les prisonniers suédois.

DURING. Ils vont aborder; je dois avertir le roi.

L'AMBASSADEUR. Non; laissons-lui la surprise. Ce que bien des années n'ont pu faire, un instant peut le réaliser. La joie de revoir ses vieux guerriers, ses anciens compagnons de gloire, amènera Charles à se rapprocher de Pierre le Grand.

DURING. Alors, ce serait la paix?

L'AMBASSADEUR. Oui, la paix. (Tout en disant ces derniers mots, DURING et l'ambassadeur sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

LES MÉNES, moins L'AMBASSADEUR et DURING.

LE LABOUREUR. Ce n'était pas la peine de venir ici pour faire la paix; nous retournerons chez nous, alors.

CHRISTOPHE. Ah! on contait l'ardeur du roi!... on paralyse son courage. Il ne peut être changé à ce point là.

LE LABOUREUR. Il faut donner l'assaut. Il est temps d'en finir avec cette bécotte. Nous voulons l'assaut!...

TOUS. Oui, l'assaut aujourd'hui même!...

SCÈNE VI.

LES MÉNES, CHARLES.

CHARLES. Qui donc commande ici?

TOUS. Le roi!...

CHARLES. Oui, le roi. Pourquoi ces cris?... Qu'exigez-vous?... L'assaut?... Il n'est pas l'heure... (Rumeur sourde.) Je vous dois une victoire, vous l'aurez; mais sachez la mériter... La bravoure sans discipline, c'est déjà la défaite... Obéissez... Tous à l'œuvre et attendez... J'attends bien, moi!...

LE LABOUREUR. Que la volonté soit faite... Un signe, et nous sommes prêts à mourir sur la brèche.

CHARLES. Allez!... (Les soldats sortent silencieusement.)

SCÈNE VII.

CHARLES, seul.

Pauvres soldats! vous ne reconnaissez plus votre ancien roi... L'homme de Narva est mort pour vous. (Il rit.) Eh bien, oui... oui, j'ai vu l'abîme, et j'ai tremblé pour mon peuple. Plus de guerre! plus de guerre!... Mon pays est victime des haines que j'ai assumées sur ma tête... Assez de haines... assez de misères. Qu'ils en finissent avec moi. Que Frédérikshall soit mon suprême champ de bataille, comme Lutzen fut celui de Gustave-Adolphe. (Il va tomber accablé, assis, puis il se relève tout à coup.) Qu'ai-je dit?... mourir... vainca peut-être?... Mourir?... pour que Pierre se grandisse encore de ma chute?... Non!... Une victoire, et mon nom est relevé, mon prestige renait. Mes ennemis tremblent... la lutte se rétablit... je refais mon passé... C'est dit!... je recommence!... (Il s'élançait vers le parapet de la tranchée, et peu à peu il monte assez haut pour que sur ses dernières paroles il se trouve complètement à découvert et exposé au feu de l'ennemi.) Forteresse imprenable, murailles puissantes, vous tomberez bientôt en mon pouvoir; bientôt vos créneaux s'ébranleront sous mon pied vainqueur!... Ah! la guerre!... la guerre!... c'est la vie! (En ce moment une détonation se fait entendre. Charles XII est frappé de mort à la tempe

droite. Il reste d'abord immobile, étourdi par le coup; puis ses bras s'agitent dans le vide; il semble, avant de mourir, chercher quelque chose. C'est un drapeau suédois. Il en saisit un qui se trouve planté sur un pan de mur à côté de lui. Il s'enveloppe dedans et tombe sans avoir proféré un mot.)

SCÈNE VIII.

CHARLES, étendu sans mouvement, puis CHRISTOPHE, DURING; puis RENSCHOLD, LEVENHAUPT, et autres prisonniers de Sibérie.

CHRISTOPHE, accourant au bruit de la détonation. Ah!... mort!...

DURING, entrant. Où est le roi?...

CHRISTOPHE. Mort!... Le voilà!... (Ici paraissent Renschold et les autres prisonniers.)

DURING. Et ils apportaient la paix...

CHRISTOPHE, montrant en pleurant le corps du roi. Le voilà!...

LES LABOUREURS ET LES SOLDATS. C'est une trahison!... Vengeance!... aux armes!...

L'AMBASSADEUR. Arrêtez! (Leurs voix ne sont pas entendues.)

L'AMBASSADEUR, se jetant au-devant d'eux. Cessez le feu; un parlementaire!

DURING. Ne bravez pas le désespoir d'une armée en deuil de son roi.

TOUS. Vengeances!...

LE PARLEMENTAIRE. Charles XII n'est plus notre ennemi; nous ne faisons pas la guerre à un cadavre...

L'AMBASSADEUR. Son trépas assure la paix du Nord. Au nom de Pierre le Grand, libre passage et gloire à Charles XII!

TOUS, avec respect, à demi-voix. Gloire à Charles XII. (Des officiers soulèvent le corps du roi. Marche funèbre.)

LE LABOUREUR. Il a son Rocoul.

DURING. Son corps à la patrie!

L'AMBASSADEUR. Son nom à l'immortalité! (Le rideau baisse au moment où le défilé commence. Des soldats suédois ont paru et présentent les armes.)

FIN